

CONNAISSANCE DES MÉDIAS

# La Médiatisation d'un événement

**GUIDE D'UTILISATION**

Rédaction : Jocelyne Archambault  
Recherche : Jocelyne Archambault, Luc Gonthier  
Révision : Jacqueline Généreux  
Graphisme : André Ruest

ISBN: 0-7722-0611-2

1996 Office national du film du Canada  
Imprimé au Canada

# TABLE DES MATIÈRES

<b>LA MÉDIATISATION D'UN ÉVÉNEMENT</b>	
Un outil pour comprendre le fonctionnement des médias	4
<b>LE CONTENU</b>	6
<b>DES MÉTIERS DE L'INFORMATION</b>	
Bref tableau descriptif des types de communicateurs dont il est question dans le film et dans les deux revues de presse	8
<b>QUEL TYPE DE COUVERTURE ? QUELLES IMAGES ? QUEL MONTAGE ?</b>	
Liste de références permettant d'identifier le traitement technique de la nouvelle à la télévision tel qu'illustré dans la vidéo	11
<b>DES ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES</b>	12
<b>DES PISTES DE DISCUSSIONS POSSIBLES</b>	17
<b>D'AUTRES FILMS À VISIONNER</b>	18
<b>LISTE DÉTAILLÉE DES PRINCIPALES SÉQUENCES ET DE LEURS ADRESSES TEMPORELLES SUR LA VIDÉOCASSETTE</b>	19
<b>ANNEXE 1</b> —Choix d'articles puisés dans la revue de presse couvrant le drame du 6 décembre 1989 et ses conséquences dans l'actualité de l'époque	22
<b>ANNEXE 2</b> —Ciné-fiche du film Au-delà du 6 décembre	47
<b>ANNEXE 3</b> —Choix d'articles puisés dans la revue de presse de la sortie du film	50

## LA MÉDIATISATION D'UN ÉVÉNEMENT

### Un outil pour comprendre le fonctionnement des médias

On attend des médias qu'ils incarnent l'objectivité... sans toutefois nous ennuyer. On s'attend aussi qu'ils expliquent les raisons de certains faits... sans qu'ils se perdent dans les méandres de querelles d'experts ou, pis encore, sombrent dans la démagogie. Médias information, médias spectacle, la marge est souvent mince.

**La Médiatisation d'un événement** vise à favoriser la réflexion sur la manière dont les différents médias traitent les informations et les événements qui surviennent dans le monde. Le choix du drame survenu à l'École polytechnique de Montréal s'explique d'abord par la diversité du matériel disponible à cause de la production, deux ans plus tard, du film *Au-delà du 6 décembre* et des retombées médiatiques de la sortie de ce film. D'autre part, le fait que cet événement soit encore relativement récent et qu'il ait eu lieu dans une institution d'enseignement le rapproche des intérêts de la population étudiante. Enfin, ce drame n'est malheureusement pas la seule manifestation de violence que vit notre société.

Le contenu du film ainsi que l'approche adoptée dans le guide d'utilisation, notamment à la section **Des activités pédagogiques**, sont résolument orientés vers le traitement de l'information, non vers le drame lui-même, encore moins vers une quelconque tentative d'explication des causes qui ont poussé le meurtrier à commettre ces crimes. Ce type d'exercice n'est pas de notre ressort. En guise de complément d'information et de support aux activités pédagogiques suggérées, deux sections du présent guide offrent, de façon schématique, des éléments destinés à faciliter l'identification de différentes composantes du monde des communications. Ainsi, **Des métiers de l'information** décrit les principaux types de journalisme que l'on rencontre à la télévision et dans la presse écrite. Pour sa part, **Quelle couverture ? Quelles images ? Quel montage ?** comporte une fiche du professeur et une fiche de l'étudiant et porte spécifiquement sur le traitement technique de l'information à la télévision, tel que présenté dans la vidéo.

Il n'en demeure pas moins que l'événement en soi peut susciter des réactions émotives. Menée en classe, une discussion ouverte pourra contrer les effets d'explications simplistes, réductrices ou traumatisantes qui ont trop souvent cours à la suite de faits divers violents dont traite l'actualité. La section **Des pistes de discussions possibles** énumère quelques thèmes qui pourraient être dégagés à la suite du visionnage.

Consulter des films traitant de sujets connexes constitue un autre moyen d'approfondir la réflexion sur les plans de la sociologie et de la connaissance des médias. À cet effet, on trouvera une liste de films à la fin du guide. Nous recommandons aux professeurs qui désireraient les utiliser de les visionner avant les étudiants, de façon à préparer les pistes de discussion.

Le Guide d'utilisation comprend également une **Liste détaillée des principales séquences et de leurs adresses temporelles sur la vidéocassette**, c'est-à-dire les durées-repères qui apparaissent dans le coin inférieur droit de l'écran. Finalement, les trois annexes intitulées **Choix d'articles puisés dans la revue de presse couvrant le drame du 6 décembre 1989 et ses conséquences dans l'actualité de l'époque**, **Ciné-fiche du film Au-delà du 6 décembre** et **Choix d'articles puisés dans la revue de presse de la sortie du film** comportent différents exemples de traitement écrit de l'information et constituent un matériel à utiliser dans les activités pédagogiques. Certains articles pourront également alimenter la réflexion lors des discussions.

Ainsi, sur le plan scolaire, le matériel développé dans **Connaissance des médias — La Médiatisation d'un événement** peut être utilisé autant au secondaire qu'au collégial. Au secondaire, les professeurs des cours Formation personnelle et sociale, Enseignement moral, Enseignement moral et religieux catholique, Enseignement moral et religieux protestant, Français langue maternelle et Français, projet de communication pourront l'intégrer dans leur enseignement.

Au collégial, ce matériel pourra être exploité dans les cours Philosophie, Sociologie et Télévision. De façon plus spécifique, le cours Philosophie de la communication y trouvera des applications intéressantes. En sociologie, nous pensons plus spécialement aux cours Sociologie de la société québécoise, Culture et médias, Sociologie des moyens de communication et Sociologie des différenciations sociales. Enfin, les cours sur les médias et la télévision, soit l'Information à la télévision, Analyse comparative de l'information, Reportage télévisuel, Communication et culture, Introduction à la communication et Processus de communication constituent autant d'occasions de tirer profit de ce matériel.

N.D.L.R.—Dans le seul but de faciliter la lecture du présent guide d'utilisation, nous avons privilégié le mot « professeur » pour désigner indifféremment « enseignant ou enseignante » au niveau secondaire et « professeur » et « professeure » au niveau collégial. De même, nous avons employé le mot « étudiant » pour désigner indifféremment élève au secondaire et étudiant ou étudiante au collégial.

# LE CONTENU

## LE CONTENU

Le matériel d'actualités retenu pour les jours 1, 2 et 3 du traitement de l'information par les médias a été puisé dans les émissions d'informations de l'époque. Chaque extrait est présenté dans l'ordre où il a été diffusé et aucun n'a fait l'objet de montage ultérieur.

## L'ÉVÉNEMENT

### Jour 1

#### État de choc et réaction fébrile des médias

Fin d'après-midi du 6 décembre 1989 : un bruit court selon lequel un tireur fou sévirait autour de l'École polytechnique de Montréal. C'est l'heure de la diffusion des émissions d'informations du début de soirée. Les salles de nouvelles s'organisent d'urgence pour parler de l'événement, sans toutefois savoir véritablement ce qui se passe. À la télévision A, le journaliste envoie son topo par téléphone, l'écran nous montrant sa photo. À la télévision B, on connaît des ratés, le son ne passe pas et le journaliste doit quitter le studio et se rendre à la salle des nouvelles pour passer en ondes. Où a lieu le drame ? Quelles en sont les victimes ? Qui sont les coupables ? Au cours des premières heures, les rumeurs vont bon train et sont tantôt confirmées, infirmées, oubliées puis reprises. Le téléspectateur assiste alors à l'enquête sur la nouvelle qui se construit et se défait sous ses yeux.

Ce n'est que plus tard en soirée que l'on pourra mettre un peu d'ordre dans les faits. De nombreuses interrogations persistent cependant. En marge du drame, la télévision B propose une vue générale d'événements violents qui ont eu lieu en Occident.

### Jour 2

#### Clarifier les faits, couvrir les événements satellites

On connaît maintenant le nombre de victimes, de même que l'identité et les motifs du tueur. Face à l'horreur du drame, la société est frappée de plein fouet ; les médias tentent de fournir des éléments d'explication et de réflexion. Par ailleurs, çà et là, des individus et des groupes réagissent, interviennent : déclarations d'hommes politiques, manifestations de groupes de pression. Ces réactions de divers ordres fournissent la matière à d'autres sujets de nouvelles.

### Jour 3

#### Connaître les acteurs, victimes ou témoins

Il n'y a plus de faits nouveaux. On cherche donc à approfondir l'aspect humain de la situation, à connaître le portrait du tueur selon les témoignages de voisins. Le hasard favorise la télévision A qui, au cours d'un reportage de routine dans le voisinage du logement du tueur, a l'occasion de filmer la fuite de son colocataire et d'un ami de ce dernier, réfractaires à l'idée d'accorder des entrevues. Ailleurs, à l'hôpital, Nathalie Provost, une des victimes, donne une conférence de presse au cours de laquelle elle raconte les propos qu'elle a échangés avec le tueur et lance un appel de ralliement à l'ensemble des étudiants et étudiantes de l'École polytechnique : « La vie continue ».

## **Deux ans plus tard, l'ONF lance Au-delà du 6 décembre**

Comment survivre au fait d'avoir été victime d'un drame ? Comment intégrer une telle expérience dans sa vie redevenue normale ? Deux ans après les événements, la réalisatrice Catherine Fol fait le point avec Nathalie Provost, qui parle du chemin parcouru depuis lors.

Parce qu'il a fortement touché la population, le drame de l'École polytechnique a créé des attentes quant au film annoncé, chacun voulant trouver là une défense de sa propre thèse. L'approche de la réalisatrice était bien différente... Un extrait de l'émission « La Bande des six » de Radio-Canada illustre bien une des réactions suscitées par le film dans divers milieux.

### **Boucler la boucle**

Au terme de l'expérience vécue, la réalisatrice Catherine Fol et l'ingénieure Nathalie Provost parlent des raisons qui les ont amenées à faire le film *Au-delà du 6 décembre*. Elles racontent aussi ce qu'elles ont appris de leur participation à la médiatisation d'un événement et expriment leur perception des médias à ce moment-là et aujourd'hui.

### **Le film Au-delà du 6 décembre**

## **DES MÉTIERS DE L'INFORMATION**

### **Bref tableau descriptif des types de communicateurs dont il est question dans le film et dans les deux revues de presse**

#### **Différences entre les émissions de nouvelles et d'affaires publiques dans les médias électroniques**

Il s'agit de concepts complémentaires de traitement de l'information. Les émissions de nouvelles couvrent l'actualité de façon plus instantanée, leur raison d'être étant d'informer l'auditeur ou le téléspectateur rapidement sur ce qui se passe. Les émissions d'affaires publiques, pour leur part, ont pour objet de réfléchir sur les causes et les conséquences des faits. Elles analysent les phénomènes, souvent avec le concours de spécialistes des sujets traités (professeurs d'université, experts, etc.).

« Le Point », par exemple, est une émission d'affaires publiques de la Société Radio-Canada, tandis que le « Téléjournal » est une émission de nouvelles du même réseau de télévision.

#### **Les présentateurs ou animateurs de nouvelles**

Les présentateurs sont la « vitrine », la « signature » de l'émission ou du poste. Ils lisent les textes fournis par les journalistes de la salle des nouvelles, s'entretiennent avec des invités et font le lien entre les différents reportages ou interventions des journalistes.

Dans la vidéo, on peut voir Jacques Moisan et Pierre Bruneau pour la télévision A, et Marie-Claude Lavallée et Charles Tisseyre pour la télévision B.

#### **Les reporters**

Les reporters sont les enquêteurs de la nouvelle, les spécialistes du terrain. Ils racontent, résument les événements, interrogent leurs acteurs ou témoins. Dans le cas des actualités, il s'agit de reportages immédiats, instantanés. Il arrive aussi que des reporters soient spécialisés dans divers champs d'activités. Parfois ils sont chargés de suivre des dossiers à long terme ; dans ce cas, ils sont surtout affectés aux émissions d'affaires publiques.

Dans la vidéo, on voit, pour la télévision A, Benoît Johnson, Gaétan Girouard et Charles Faribeu ; pour la télévision B, Roger Laroche, Claude Gervais, Ruth Loiselle, Alexandre Dumas et Christine Saint-Pierre.

#### **Les interviewers**

Les reporters font aussi des entrevues, comme on peut le voir dans la vidéo. Cependant, certains journalistes se spécialisent dans les entrevues de fond avec des personnalités de différents domaines. C'est le cas, notamment, des interviewers des émissions d'affaires publiques.

Dans la revue de presse du film, on retrouve une entrevue avec Catherine Fol réalisée par le magazine *Le Lundi*.

#### **Les éditorialistes**

Les éditorialistes analysent les phénomènes et les événements. Leurs propos peuvent tantôt illustrer la ligne directrice de leur organisme, tantôt exprimer leur propre perception. Pour être crédible, la subjectivité éditoriale doit néanmoins être bien documentée.

On retrouve, dans la revue de presse du drame du 6 décembre 1989, un éditorial de Jean-Claude Leclerc du quotidien *Le Devoir* et, dans la revue de presse de la sortie du film, un éditorial de Claudette Tougas du quotidien *La Presse*.

### **Les analystes**

Ces spécialistes de certaines questions sont invités à décortiquer les tenants et les aboutissants d'une situation. Si l'on compte plusieurs professeurs invités à titre d'analystes, certains journalistes d'expérience, notamment en matière de politique ou d'économie, font partie de ce groupe.

### **Les critiques**

La plupart du temps, on retrouve les critiques dans des domaines spécialisés, surtout ceux des arts : cinéma, télévision, musique, littérature, peinture, etc. Ils donnent leur opinion sur les produits culturels présentés au public. Certains d'entre eux, par leur formation, leur expérience, leur intérêt pour un domaine en particulier, sont des spécialistes. Mais, qu'ils soient spécialistes ou dilettantes, leurs opinions sont essentiellement personnelles et subjectives.

### **Les chroniqueurs**

De manière générale, les chroniqueurs rapportent ce qui se passe dans différents domaines : arts, sports, télévision, etc. Ils se situent à la limite du reportage et de la critique, selon la personnalité de chacun. Des spécialistes (en médecine vétérinaire, en horticulture, etc.) ont aussi des chroniques dans lesquelles ils donnent des conseils pratiques. Les chroniqueurs nous rappellent entre autres les activités à inscrire à l'agenda, si l'on s'intéresse au champ d'activités dont ils traitent.

### **Les chroniqueurs d'humeur**

Il s'agit d'un néologisme car on parle surtout de « rédacteurs de chroniques d'humeur ». Ces personnes traitent tantôt de faits de leur vie quotidienne, commentent tantôt des faits d'actualité. Ces rédacteurs de « textes libres » sont surtout choisis à cause de leur façon d'écrire très personnelle, infiniment subjective.

Pierre Foglia de *La Presse* est un exemple connu ; on trouve certaines de ses chroniques dans la revue de presse de l'événement. Dans celle du film, l'article de Richard Martineau du journal *Voir* est aussi une chronique d'humeur.

## **Les directions de communication et les services de relations publiques**

Les sociétés, les grandes institutions, les ministères, les cabinets de ministres ont des équipes de professionnels chargés de promouvoir leur image et de défendre leurs politiques et leurs actions. Relationnistes, attachés de presse, agents d'information, conseillers en communication interviennent principalement dans les relations avec la presse, l'élaboration des outils d'information et le développement des stratégies de communication. Ils rédigent même les discours des personnalités et des hommes politiques.

Dans la vidéo, on parle du directeur des Communications de la Communauté urbaine de Montréal, Monsieur Leclair, dont la fille compte parmi les victimes de la tragédie. Nathalie Provost nous parle de la relationniste de l'hôpital qui lui a demandé d'accorder la conférence de presse. Dans une autre séquence, on voit des hommes politiques de Québec et d'Ottawa lire des allocutions vraisemblablement rédigées par leurs attachés de presse.

## **Les agences de presse**

Les propriétaires de journaux, de postes de radio ou de télévision veulent informer leurs lecteurs, leurs auditeurs ou téléspectateurs des événements qui ont cours sur la planète. Cependant les réseaux d'information, même les plus riches, ne peuvent se permettre d'envoyer des reporters couvrir ce qui se passe dans tous les coins du globe à cause des coûts trop élevés. C'est pourquoi ils s'adressent aux agences de presse, la plus connue étant ici la Presse canadienne (PC). Cette dernière est une coopérative qui regroupe ses membres chez les propriétaires des grands journaux du Canada. Elle possède des bureaux dans les principales villes canadiennes et dans les cinq continents. Chacun de ses bureaux fonctionne comme une vaste salle de rédaction où sont dépêchées les nouvelles couvertes soit par les journalistes des journaux de ses membres, soit par ses propres journalistes, ou encore ceux des autres grandes agences internationales telles que Associated Press (américaine), Reuter (britannique), Agence France-Presse (française). Les renseignements sont ensuite diffusés aux abonnés de l'agence.

De plus, par le truchement de sa filiale NTR, la Presse canadienne offre des services aux stations de radio et de télévision. Il y a fort à parier que la couverture des événements du 6 décembre 1989 par les journaux des régions éloignées et par les télévisions étrangères a été faite à partir d'informations de la Presse canadienne.

## **La ligne ouverte et le courrier du lecteur**

La ligne ouverte et le courrier du lecteur permettent au public d'exprimer ses opinions sur divers sujets et de manifester son accord ou son désaccord sur la manière dont les médias en ont parlé.

## **QUEL TYPE DE COUVERTURE ? QUELLES IMAGES ? QUEL MONTAGE ?**

Liste de références permettant d'identifier le traitement technique de la nouvelle à la télévision, tel qu'illustré dans la vidéo

### **FICHE DU PROFESSEUR**

Les extraits d'émissions paraissant dans la vidéo comportent les différents types de traitement télévisuel suivants :

**Présentateur, présentatrice de nouvelles en studio** (au cours des 3 premiers jours, 0:00 à 0:43).

**Reportage général, impressionniste sur les lieux** (1er jour, 0:04).

**Entrevues avec des témoins plus ou moins éloignés** : des étudiants, des parents d'étudiants, des professeurs, le professeur qui était dans la salle de cours, une victime (1er jour, 0:09 à 0:21).

**Montage de matériel d'actualités traitant de problèmes de violence, montage de matériel déjà existant** (1er jour, 0:22).

**Conférences de presse** : Monsieur Saint-Laurent, du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (1er jour, 0:11), Monsieur Tessier, porte-parole du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (2e jour, 0:26), Nathalie Provost (3e jour, 0:35, conférence intercalant des entrevues avec des voisins de Marc Lépine).

**Reportage complémentaire illustrant une réalité que certains relient au drame** : l'achat d'armes dans un magasin spécialisé (2e jour, 0:28).

**Images de manifestations de l'actualité immédiate reliées au drame** : vigiles de femmes (0:29), déclarations d'hommes politiques (0:32), service d'écoute offert par la Corporation des psychologues (2e jour, 0:34).

**Entrevue d'analyse avec une responsable d'un groupe d'évaluation des médias** (2e jour, 0:31).

**Images complémentaires appuyant des tentatives d'explications des causes du drame** : scènes d'un film de violence diffusé à la télé payante quelques jours avant le drame, extraits de matériel publicitaire suggérant la violence envers les femmes, images de matériel pornographique (2e jour, 0:30).

**Reportages et entrevues sur la vie du tueur** : un professeur de cégep, les voisins ; le logement, la fuite du colocataire (3e jour, 0:37 à 0:42, intercalant des extraits de la conférence de presse de Nathalie Provost).

# DES ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

## REMARQUES GÉNÉRALES

Les activités qui suivent ont été conçues particulièrement pour le secondaire, en tenant compte des contraintes d'horaire qui prévalent. Elles peuvent se tenir à l'intérieur des 45 minutes réservées à la période de cours. Leur utilisation n'étant toutefois pas restreinte au secondaire, les professeurs du collégial peuvent aussi les utiliser de façon ponctuelle ou les adapter dans leur plan de cours. Elles s'articulent d'abord autour des pistes d'utilisation concernant différents aspects de la question du traitement de l'information.

Chaque activité fait appel à des habiletés générales, tels l'observation, la discussion, le transfert à d'autres situations de l'actualité ou la réalisation d'un travail de communication. Cette approche donne une plus grande latitude au professeur qui peut complexifier, simplifier ou spécifier l'exercice selon l'ordre d'enseignement, le cycle, la classe ou la matière enseignée.

Plus souple que le projecteur 16 mm, le magnétoscope simplifie la tâche du professeur. On lui recommande cependant, quelle que soit l'activité, de bien visionner les extraits choisis avant le cours afin de mieux se préparer aux questions des étudiants et aux difficultés qu'ils pourraient rencontrer en effectuant l'exercice. Dans certains cas, il pourrait être opportun de voir l'extrait à deux reprises, de façon qu'ils puissent mieux se concentrer sur l'activité. De plus, compte tenu des contraintes de temps rencontrées au secondaire, il est préférable d'effectuer, au préalable, le repérage de l'extrait sur la bande vidéo pour éviter d'avoir à le faire en classe.

## LA CONFÉRENCE DE PRESSE DE NATHALIE PROVOST

Adresse temporelle : 0:34 à 0:40

Durée de l'extrait : 6 minutes environ

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : vidéocassette, magnétoscope, papier, crayons

Thème : impact de l'événement survenu à l'École polytechnique de Montréal

### Déroulement de l'activité

- Situer les étudiants dans le contexte de l'événement : drame à l'École polytechnique dont les victimes sont des femmes et conférence de presse d'une des survivantes.
- Leur demander de regarder et d'écouter la conférence de presse couverte par les deux télévisions. Quel message Nathalie Provost veut-elle livrer ? À qui s'adresse-t-elle ? Quelles sont ses motivations ?
- Après le visionnage, discuter de ce qu'ils ont trouvé.

Transferts possibles : l'école, le lieu de vie, le lieu communautaire, les événements tristes ou heureux qui ont marqué la vie de leur école.

### Activité complémentaire

- Visionner la séquence où Nathalie Provost explique ses motivations (0:46) et comparer avec ce qu'en ont déduit les étudiants.

## LE SCOOP—COUVERTURE DU 6 DÉCEMBRE

Les événements du premier jour couvrent environ 23 minutes de la vidéo. Pour mieux l'utiliser en classe, nous recommandons de n'appliquer l'exercice qu'à un seul extrait à la fois.

Extrait 1 : le scoop immédiat

Extrait 2 : les témoins plus ou moins rapprochés du drame

Extrait 3 : une victime du drame et le lien entre d'autres drames survenus au cours des dernières années

Adresses temporelles : extrait 1 : de 0:00 à 0:08; extrait 2 : de 0:08 à 0:17; extrait 3 : de 0:17 à 0:23

Durée des extraits : environ 8, 9 et 6 minutes

Matériel nécessaire : vidéocassette, magnétoscope, papier, crayons

Thème : le traitement de la nouvelle à chaud (les acteurs, les rumeurs)

### **Déroulement de l'activité**

- Demander aux étudiants de faire abstraction de ce qu'ils connaissent et de visionner cette séquence du document en recueillant toutes les données successives sur les questions suivantes :

- ce qui s'est passé
- où cela s'est passé
- le(les) suspect(s)
- les victimes

L'exercice exige beaucoup d'attention. Il est donc recommandé de visionner l'extrait au moins à deux reprises. On pourra aussi diviser la classe en quatre groupes en demandant à chacun de discuter des rumeurs à partir des questions suivantes : quoi ?, où ?, qui ? (suspect), qui ? (victimes).

Inscrire en colonnes les différentes rumeurs. Par exemple: Où ? À l'extérieur de l'École polytechnique; à l'intérieur de l'école; sur tel étage; sur tel autre étage, etc., jusqu'à ce que l'on ait les données précises.

### **DESCRIPTION D'UN FAIT**

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : différentes photos d'actualités découpées dans des journaux ou magazines (ces photos n'auront évidemment rien à voir avec les événements du 6 décembre 1989), papier, crayons

Thème : le traitement de l'information

### **Déroulement de l'activité**

- Former des équipes de quatre à six étudiants et remettre une photo à chacune.
- Leur demander de décrire individuellement, par écrit, ce qu'ils voient sur la photo, sans l'interpréter (10 lignes maximum). Leur allouer 15 minutes pour compléter l'exercice.
- Comparer les résultats obtenus par les équipes.
- Faire une mise en commun des résultats de chaque équipe.

### **INTERPRÉTATION D'UN FAIT :**

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : différentes photos d'actualités découpées dans des journaux ou magazines (ces photos n'auront évidemment rien à voir avec les événements du 6 décembre 1989) papier, crayons Thème : le traitement de l'information

### **Déroulement de l'activité**

- Former des équipes de quatre à six étudiants et remettre une photo à chacune.

- Leur demander de créer une nouvelle à partir de cette photo (10 lignes maximum). Leur allouer à nouveau 15 minutes pour compléter l'exercice.
- Comparer les résultats obtenus par les équipes. Déterminer ce qui est du ressort des faits (la photo telle quelle et le premier exercice) et ce qui est du ressort de l'interprétation (le deuxième exercice).
- Discuter de ce qu'est un traitement objectif de l'information.

## **LES FAITS ET LES OPINIONS**

Adresses temporelles : 2e jour : 0:23 à 0:34 ; 3e jour : 0:34 à 0:43

Durée des extraits : 11 et 9 minutes

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : vidéocassette, magnétoscope, papier, crayons

Thème : le message du commentaire

### **Déroulement de l'activité**

- Présenter la partie de la vidéo portant sur des émissions du deuxième ou du troisième jour. Compte tenu des contraintes d'horaire, n'utiliser qu'une partie à la fois, quitte à reprendre l'exercice dans un cours ultérieur.
- Demander aux étudiants de porter une attention particulière à ce que disent les journalistes, non aux déclarations des personnes interrogées.
- Reprendre le même visionnage en les invitant à relever un exemple appartenant à la description des faits et un autre relevant de l'expression d'une opinion. Par exemple, un journaliste dit de Marc Lépine qu'il « vivait la vie normale d'un jeune chômeur » . Quelles sont les caractéristiques de la vie normale d'un jeune chômeur ? Écouter de la musique tard dans la nuit ? Avoir beaucoup de visites ? Tous les jeunes chômeurs vivent-ils ainsi ?
- Faire une mise en commun de leurs notes et discuter de la question des idées préconçues.

## **LES FAITS ET LES SUPPOSITIONS**

Les événements du premier jour couvrent environ 23 minutes de la vidéo. Pour mieux l'utiliser en classe, nous recommandons de n'appliquer l'exercice qu'à un seul extrait à la fois.

Extrait 1 : le scoop immédiat

Extrait 2 : les témoins plus ou moins rapprochés du drame

Extrait 3 : une victime du drame et le lien entre d'autres drames survenus au cours des dernières années

Adresses temporelles : extrait 1 : de 0:00 à 0:08; extrait 2 : de 0:08 à 0:17; extrait 3 : de 0:17 à 0:23

Durée des extraits : 8, 9 et 6 minutes

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : vidéocassette, magnétoscope, papier, crayons

Nature de l'activité : observation, transfert en français oral

Thème : le message du commentaire

### **Déroulement de l'activité**

- Présenter la partie de la vidéo qui traite des émissions du 6 décembre.
- Reprendre le même visionnage en demandant aux étudiants de relever le ou les types de formulation indiquant qu'il s'agit de faits confirmés et ceux laissant supposer qu'il s'agit d'une hypothèse. Par exemple, l'emploi de la forme conditionnelle par rapport à la forme affirmative

présente ou passée : « l'individu serait » et « l'individu est entré » ; diverses locutions de type « il semble que » , « selon les rumeurs ».

- Faire une mise en commun de leurs notes.
- Dans le cas d'un cours de français, mettre en évidence la fonction des temps et le rôle des locutions dans la communication d'un message.

## LES TYPES DE COMMUNICATIONS DANS LA PRESSE ÉLECTRONIQUE (IDENTIFICATION, MISE À JOUR)

La même démarche peut être réalisée en ce qui concerne la presse écrite. Il s'agit alors de constituer, pour les étudiants, une sorte de revue de presse, en rassemblant différents types d'articles récents puisés dans la presse régionale, et de leur distribuer des photocopies.

Durée de l'activité : une période de 45 minutes suivie par un travail de recherche à la maison et une mise en commun des résultats le cours suivant.

Matériel nécessaire : le texte **Des métiers de l'information** (pages 9 à 10 du présent guide)

Thème : identifier les individus qui occupent aujourd'hui dans la région, les fonctions des journalistes que l'on voit dans la vidéo.

### Déroulement de l'activité

- Remettre aux étudiants une copie de la liste **Des métiers de l'information**.
- Leur rappeler que les journalistes sont souvent affectés à d'autres émissions lorsque commence une nouvelle saison. Par exemple, des présentateurs de nouvelles que l'on voit dans le document animé aujourd'hui d'autres émissions. D'autre part, la couverture des événements du 6 décembre 1989 est essentiellement montréalaise puisque l'événement a eu lieu dans cette ville.
- Leur demander d'identifier quelles personnes occupent aujourd'hui ces mêmes postes :
  - dans les émissions qui sont diffusées en réseau,
  - dans les émissions d'informations régionales.
- Compléter l'exercice en les invitant à réaliser, d'ici au prochain cours, un ou les exercices suivants :
  - identifier un présentateur ou une présentatrice de nouvelles et indiquer le poste, la date, l'heure, le titre de l'émission et préciser les manchettes de ce bulletin en particulier ;
  - identifier un ou une reporter et indiquer le poste, la date, l'heure, le titre de l'émission ainsi que le sujet du reportage sélectionné.
- Le cours suivant, réunir les résultats en les situant chronologiquement, par poste de télé et par type d'émission. Lorsque le travail porte sur la presse écrite, reprendre la même démarche en situant les travaux par publication et par type de chronique.

## LES TYPES DE COMMUNICATIONS (ANALYSE)

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : photocopies de la revue de presse de l'événement ou du film, liste **Des métiers de l'information**

Thème : la communication en fonction du rôle du journaliste

### Déroulement de l'activité

- Regrouper les étudiants en équipes de travail.
- Fournir à chaque équipe une copie de la revue de presse et la liste **Des métiers de l'information**.
- Demander à chacune d'elles d'identifier les articles qui, dans la revue de presse, appartiennent au reportage, à l'entrevue, à l'éditorial, à la chronique d'humeur.

Faire une mise en commun des résultats et discuter des cas limites.

## LES TYPES DE COMMUNICATION (APPLICATION)

Durée de l'activité : 2 périodes de 45 minutes, travail à la maison ou à l'étude

Matériel nécessaire \* : magnétophone et cassettes audio, appareil photographique (une caméra Polaroid serait indiquée) et film, papier, machine à écrire ou micro-ordinateur et traitement de texte

Thème : la communication en fonction du rôle du journaliste

\* La liste du matériel à utiliser pourra être réduite ou étendue selon les ressources de la classe et le temps que l'on voudra accorder à l'activité. Dans sa forme la plus simple, on pourra demander aux étudiants de faire un travail écrit ou une communication orale en classe.

### Déroulement de l'activité

- Choisir ou créer un événement concernant la vie de l'école, une exposition de travaux d'étudiants en arts plastiques, la tenue d'activités spéciales : visites, classe de neige, activité sportive, etc.
- Regrouper les étudiants en équipes de travail et demander à chacune de couvrir l'événement à la manière d'un éditorialiste, d'un reporter, d'un reporter photo, d'un relationniste, etc. La liste pourra être plus ou moins longue selon que l'on décide de couvrir les domaines de la télévision, de la radio ou de la presse écrite. L'élément important de l'exercice est de les amener à comprendre de quel point de vue ils doivent voir et communiquer l'événement. Le relationniste devra expliquer la position de la direction et rendre l'événement utile et agréable. Le reporter devra raconter ce qui se passe. L'interviewer devra identifier des acteurs de l'événement et faire comprendre leurs points de vue.
- Lors de la mise en commun de leurs travaux, discuter de ces différents métiers d'information.

## LE TRAITEMENT TECHNIQUE DE LA NOUVELLE À LA TÉLÉVISION

Adresses temporelles : 1er jour : 0:00 à 0:23; 2e jour : 0:23 à 0 34; 3e jour : 0:34 à 0:43

Durée de l'activité : 45 minutes

Matériel nécessaire : vidéocassette, magnétoscope, papier, crayons, fiche de l'étudiant

**Quel type de couverture ? Quelles images ? Quel montage ?** (page 12 du présent guide)

Thème : connaissance des techniques utilisées à la télévision et présentées dans la vidéo

### Déroulement de l'activité

- Remettre à chacun et chacune une copie de la fiche de l'étudiant ou la copier au tableau.
- Sélectionner une partie du document traitant des 6 et 7 ou 8 décembre et la visionner en classe.
- Demander aux étudiants d'identifier les techniques utilisées à partir de celles qui sont mentionnées dans la liste.
- Faire une mise en commun de leurs notes.
- En guise de prolongement de cette activité, discuter des objectifs de communication des réalisateurs d'émissions d'informations lorsqu'ils ont recours à ces techniques (illustrer le

propos, fournir matière à réflexion, donner l'information, faire percevoir le climat général des lieux de l'événement, etc.).

## **DES PISTES DE DISCUSSIONS POSSIBLES**

### **LA VIOLENCE**

Verbale  
Physique  
Dans l'actualité  
Au cinéma, à la télévision, dans les chansons  
À l'école  
Subie parce que l'on est pauvre, laid, moins habile à l'école, dans les sports, en société

### **LA CONDITION FÉMININE**

Évolution des conditions de vie des femmes à diverses époques : les suffragettes, les féministes, les conditions actuelles, ce qui reste à changer.

### **LA CONDITION MASCULINE**

Évolution des conditions de vie des hommes depuis les acquis des femmes.

### **LES RELATIONS HOMMES-FEMMES**

Dans la vie  
Au travail  
Dans la vie de l'école

### **LA NOTION DE COURAGE**

Le rôle des étudiants durant le drame de l'École polytechnique, la différence entre courage et témérité.  
Pourquoi les étudiants devraient-ils avoir honte de s'être sauvés et les étudiantes non ?  
Des étudiants ont fait preuve de courage : ceux qui ont aidé les victimes quand la chose était possible.

### **L'IMPACT DES LOBBIES ET DES GROUPES DE PRESSION**

La violence dans les médias a-t-elle changé ?  
La vente d'armes a-t-elle changé ?  
La pornographie a-t-elle changé  
La violence de la pornographie : envers les femmes, les enfants, et maintenant les hommes.  
Personne n'est à l'abri.

### **LES PRÉJUGÉS RACISTES**

En quoi le fait d'avoir pour père un immigrant peut-il expliquer la violence ? N'y a-t-il aucune violence chez les « pure laine » ?  
Quand est-on vraiment d'ici ?  
Pourquoi est-il si facile de reconnaître, comme compatriote, quelqu'un qui est un champion dans une discipline donnée et de traiter d'immigrant ou de fils d'immigrant quelqu'un que l'on rejette ?

## D'AUTRES FILMS À VISIONNER

### CONDITION FÉMININE

*Nous sommes des ingénieures*, Beverly Shaffer, ONF, 28 min 34 s, 1983

Contre les stéréotypes classiques sur les occupations féminines ou masculines, le film présente le témoignage de deux femmes ingénieures.

(version du film original *I Want to Be an Engineer*)

No d'identification : 0283 536 16 mm vidéo

*Pour ne plus avoir peur*, Aerlyn Weissman, ONF, 23 min 20 s, 1993

Témoignages de femmes qui ont survécu à la violence.

(version du film original *Without Fear*)

No d'identification : 9293 064 vidéo stéréo

*Se donner des « elles »* Ginette Pellerin, ONF, 25 min 28 s, 1993

Entrevues de trois adolescentes avec des femmes qui ont réussi dans des carrières reliées aux sciences et aux maths.

(version du film original *Careers to Discover*)

No d'identification : 0293 018 16 mm vidéo stéréo

### CONDITION MASCULINE

*L'Homme renversé*, Yves Dion, ONF, 97 min 10 s, 1986

Comment être un homme par les temps qui courent ? Difficultés de la condition masculine dans un monde en changement.

(version originale en français)

No d'identification : 0286 102 16 mm vidéo

### INFORMATION

*Derrière l'image*, Jacques Godbout, ONF, 113 min 55 s, 1978

Analyse de l'information transmise par la télévision.

(version originale en français)

No d'identification : 0278 0009 16 mm vidéo

*Distorsions*, Jacques Godbout, ONF, 57 min 30 s, 1981

Impérialisme culturel de la presse internationale dans sa description de l'Afrique.

(version originale en français)

No d'identification : 0281 035 16 mm vidéo

*Feu l'objectivité*, Jacques Godbout, ONF, 27 min 47 s, 1979

Journalisme politique au Québec du point de vue des journalistes anglophones et influence de la culture dans la perception des réalités.

(version originale en français)

No d'identification : 0279 155 16 mm vidéo

*Un homme*, Robin Spry, ONF, 87 min 29 s, 1977

Fiction sur la pollution, la manipulation de l'information, la violence.

(version du film original *One Man*)

No d'identification : 0277 067 16 mm vidéo

## **MÉDIAS ET COMMUNICATIONS**

*État critique*, Marcel Jean, ONF, 53 min 34 s, 1992

Documentaire sur des critiques culturels québécois et entrevues avec des créateurs.

(version originale en français)

No d'identification : 0292 082 16 mm vidéo stéréo

# LISTE DÉTAILLÉE DES PRINCIPALES SÉQUENCES ET DE LEURS ADRESSES TEMPORELLES SUR LA VIDÉOCASSETTE

## LE PREMIER JOUR

### LE SCOOP

- 0:00 Le scoop donné par la télévision A.
- 0:01 Le scoop donné par la télévision B.
- 0:03 Premier bulletin de nouvelles émis par la télévision A. Aucune image des lieux du drame n'a encore été donnée.
- 0:03 Premier bulletin de nouvelles émis par la télévision B, accompagné des premières images des lieux du drame présentées en vrac.
- 0:05 Bulletin spécial d'information de la télévision B comportant la première présentation d'un témoignage d'un étudiant témoin du drame.

### LES INFORMATIONS DE FIN DE SOIRÉE

- 0:08 L'annonce du drame dans le bulletin de nouvelles de la télévision B.
- 0:09 L'annonce du drame dans le bulletin de nouvelles de la télévision A. On y présente un deuxième témoin du drame, un professeur (0:10) et d'autres personnes concernées, dont un directeur de l'École polytechnique.
- 0:12 Reportage spécial de la télévision B sur les événements. On y présente des extraits de la conférence de presse donnée par le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, des témoignages (0:13), des images d'un professeur suspecté d'être mêlé à l'affaire (0:14) et des parents en pleurs à la recherche de leurs enfants (0:15).
- 0:15 Reportage spécial de la télévision A comportant divers témoignages, dont celui de Geneviève Cauden, une étudiante blessée par le tueur (0:17).
- 0:18 Autre reportage spécial de la télévision B comportant le témoignage de Geneviève Cauden (0:18). On enchaîne avec la situation générale des blessés dans différents hôpitaux de Montréal.
- 0:19 La situation dans les hôpitaux, telle que livrée par la télévision A.
- 0:21 Finale du bloc de reportages spéciaux de la télévision B, dans lequel on relate un triste détail : la manière dont le Directeur des communications de la Communauté urbaine de Montréal a découvert que sa fille était parmi les victimes alors qu'il se trouvait sur place pour préparer une conférence de presse sur l'événement.
- 0:22 Finale du bloc de reportages spéciaux de la télévision A dans lequel on parle d'autres événements similaires à ceux de l'École polytechnique de Montréal.

## LE DEUXIÈME JOUR

- 0:23 Bulletin de nouvelles de la télévision A, suivi d'une émission spéciale d'une heure animée par Pierre Bruneau. On y mentionne que le tueur a été identifié.
- 0:25 Bulletin de nouvelles de la télévision B. On donne le nom du tueur. On donne ensuite des extraits d'une conférence de presse du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal dans laquelle il est question d'une liste de personnes que Marc Lépine voulait aussi tuer (0:26).
- 0:28 Reportage sur un sujet connexe au drame par la télévision A : la vente des armes au Canada.
- 0:29 Reportage sur un sujet connexe au drame par la télévision B : les vigiles organisées un peu partout au pays après l'événement.
- 0:30 Tentative d'explication de l'événement présentée par la télévision A : l'influence des médias sur la montée de la violence faite aux femmes.
- 0:32 Les réactions officielles, telles que livrées par les deux télévisions (pas de différence notable, donc pas identifiées). Exemples d'exploitation politique de la situation.
- 0:34 L'aide apportée aux victimes, présentée par la télévision A.

## LE TROISIÈME JOUR

- 0:34 Le bulletin de nouvelles du jour et le reportage de la télévision B. Un seul reportage couvre les deux nouvelles de cette journée : la conférence de presse de Nathalie Provost, blessée par le tueur mais désireuse de parler aux gens de son école et au public (0:35), et les témoignages de voisins et de professeurs de Marc Lépine sur la personnalité de ce dernier (0:37).
- 0:38 Le bulletin de nouvelles du jour et le reportage de la télévision A. Deux reportages couvrent les mêmes nouvelles (la conférence de presse [0:40] et les témoignages des voisins [0:42]), mais cette station a de plus la chance d'être là au bon moment pour filmer la fuite du présumé colocataire de Marc Lépine, accompagné d'un ami (0:41).

## DEUX ANS APRÈS

- 0:43 Catherine Fol aux prises avec Suzanne Lévesque à l'émission « La Bande des six » de Radio-Canada lors de la sortie de son film *Au-delà du 6 décembre*, en 1991.
- 0:43 Catherine Fol explique, en 1995, comment elle en est venue à faire un film sur l'affaire de l'École polytechnique.
- 0:45 Nathalie Provost raconte, en 1995, comment elle a rencontré Catherine Fol et a décidé de participer à son film.
- 0:45 Extrait du début du film présentant Nathalie Provost en train de regarder des microfilms de journaux relatant son histoire.
- 0:46 En 1995, Nathalie Provost explique comment, dans sa situation en 1989, elle en est venue à donner sa conférence de presse, à s'adresser aux gens par l'intermédiaire des médias.

- 0:50 Catherine Fol donne l'objectif qu'elle poursuivait en entreprenant son film.
- 0:50 En se basant sur les expériences qu'elle a vécues, Nathalie Provost explique comment elle voit sa participation à un film ou à une émission de télévision.
- 0:52 Catherine Fol, en 1989, est prise à partie par Suzanne Lévesque à l'émission « La Bande des six ».
- 0:53 En 1995, Catherine Fol raconte sa mauvaise surprise de constater que certains spectateurs ne lisaient pas son film de façon positive comme elle l'aurait souhaité.
- 0:54 Retour à la finale de l'émission « La Bande des six » où Suzanne Lévesque invite le public à regarder le film lors de sa présentation à Radio-Canada, malgré le fait qu'elle ne soit pas d'accord avec son contenu.
- 0:55 Catherine Fol dit pourquoi elle accepte de participer à des émissions de télévision malgré les pièges qu'elle risque d'y rencontrer.
- 0:55 Nathalie Provost fait le bilan de son expérience.
- 0:56 Le film *Au-delà du 6 décembre*.

# ANNEXE 1

**CHOIX D'ARTICLES PUISÉS DANS LA REVUE DE PRESSE  
COUVRANT LE DRAME DU 6 DÉCEMBRE 1989  
ET SES CONSÉQUENCES DANS L'ACTUALITÉ DE L'ÉPOQUE**

## **LE DRAME DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE**

### **Québec décrète un deuil collectif**

« La société ne peut admettre que la violence devient un exutoire pour le désespoir »

**Bernard Descôteaux**  
de notre bureau de Québec

UN DEUIL, collectif de trois jours a été décrété par le gouvernement québécois qui, pour souligner la tragédie de l'École polytechnique, a mis en berne les drapeaux situés sur les édifices gouvernementaux.

Devant une Assemblée nationale atterrée par ce drame qu'unaniment on a déploré, le premier ministre Bourassa a annoncé hier matin ce deuil tout en assurant les familles éprouvées de tout le soutien de l'État.

« Le Québec tout entier est affligé par un deuil aussi cruel que douloureux », a souligné M. Bourassa, qui a affirmé que « notre société ne peut admettre que la violence devienne un exutoire pour la déraison et le désespoir ».

Il faut se poser des questions, il faut se demander « comment peut-on faire en sorte que des choses pareilles ne se reproduisent jamais », a dit de son côté le chef du Parti québécois, Jacques Parizeau, qui a noté que dans les circonstances « seul le silence, le recueillement permet d'accueillir une horreur pareille ».

« C'est une partie de notre futur qu'on a perdue », a dit enfin le chef du Parti égalité, Robert Libman, avant que les députés, à l'invitation du président Jean-Pierre Saint-Onge, n'observent une minute de silence.

Dans les couloirs du Parlement, nombreux étaient les députés atterrés. La ministre déléguée à la Condition féminine, Violette Trépanier, notait qu'elle avait bien plus envie de réagir comme mère de famille qui partage la douleur des familles des victimes, « quatorze femmes brillantes qui allaient produire pour la société québécoise ».

Ce drame est un « geste complètement isolé », a dit la ministre qui se refuse à y voir une réaction justifiée de quelque façon que ce soit au féminisme. Monique Gagnon-Tremblay, qui pendant quatre ans a été ministre déléguée à la Condition féminine, ajoutait que les Québécoises n'ont pas à s'inquiéter.

Le ministre de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur Claude Ryan, constatait que cette tragédie est « un fait tragique contre lequel on ne peut plus rien ». Ce qu'il faut se demander aujourd'hui est ce qui peut être fait pour éviter d'autres tragédies, a-t-il affirmé, disant croire que ce n'est pas en augmentant les mesures de sécurité.

Des personnes qui présentent des déviances aussi prononcées sont en circulation dans la société et il faut leur fournir un encadrement pour qu'elles ne puissent nuire à la société et pour qu'elles puissent s'intégrer le plus possible. Dans le système d'enseignement, a dit le ministre, on tente de fournir une aide aux personnes qui sont déviantes pour qu'elles s'intègrent. À son avis, c'est la voie qu'il faut suivre.

Le ministre de la Sécurité publique, Sam Elkas, notait pour sa part qu'à première vue, rien n'aurait pu empêcher ce drame de survenir. Le meurtrier a utilisé une arme de chasse que même des contrôles plus sévères sur les armes à feu ne peuvent empêcher de circuler. Le gouvernement va examiner les moyens de resserrer les contrôles sur la possession des armes à feu et aussi sur la circulation des armes, a-t-il dit, notant que des discussions devront avoir lieu avec le gouvernement fédéral à cet égard.

En cours de journée, les fonctionnaires du ministère de la Sécurité publique examinaient les moyens qui pouvaient être pris pour aider les familles des victimes de ce drame. Le coroner avait déjà mis en œuvre certaines mesures pour aider et soutenir rapidement les familles éprouvées, mais on indiquait que d'autres mesures pouvaient être prises en vertu de la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels et la Loi sur la Santé et la Sécurité au travail.

Quant au deuil collectif décrété par le gouvernement, il n'était pas question hier d'autres manifestations que la mise en berne des drapeaux pour l'instant. On avait entrepris toutefois d'examiner avec les autorités de l'École polytechnique des mesures à prendre pour les funérailles des victimes. Deux formules étaient possibles : une cérémonie collective si les familles acceptaient, ou, dans le cas contraire, une cérémonie commémorative pour permettre aux étudiants et au public de manifester leur solidarité. Une décision devrait être prise au cours des prochaines heures, mais il était entendu qu'avant toute chose la volonté des familles sera respectée.

Le gouvernement du Québec a décrété un deuil collectif de trois jours pour les victimes de la fusillade de l'Université de Montréal. Les membres de l'Assemblée nationale, le premier ministre Robert Bourassa en tête, ont observé un moment de silence en leur mémoire.

# Réactions de tous les milieux

d'après la Presse Canadienne

LES RÉACTIONS de tous les milieux ont été nombreuses, hier, devant l'ampleur du drame survenu à l'école polytechnique de l'Université de Montréal.

Outre les sentiments de sympathie exprimés à l'Assemblée nationale, à Québec, et à la Chambre des communes, à Ottawa, les autorités municipales, religieuses, syndicales et autres ont fait part de leurs condoléances aux familles éprouvées.

## L'archevêque bouleversé

L'archevêque de Montréal, le cardinal Paul Grégoire, s'est déclaré hier « profondément bouleversé » par la tragédie de l'École polytechnique de mercredi soir. Le cardinal, qui rappelle ses « longues années comme aumônier auprès des étudiants de l'Université de Montréal », affirme y avoir été témoin « de bien des épreuves et bien des drames. Mais l'événement de mercredi dépasse tout ce que j'ai connu. Il nous plonge dans l'horreur et le mystère du mal ». Le cardinal Grégoire offre donc ses sympathies aux familles, à leurs amis et à toutes les personnes bouleversées par cette « violence insensée ». Hier, il a célébré la messe à l'intention des jeunes « enlevés si brutalement » et il porte les nombreux blessés dans ses prières. Il invite d'ailleurs tous les croyants à s'associer à la sienne. Pour ce qui est des funérailles, il offre « son accueil et sa collaboration » aux familles à la cathédrale Marie-Reine du-Monde ou ailleurs. « Pour surmonter de tels événements, conclut le cardinal, il faut nous serrer les coudes et réaliser les liens solides qui nous unissent dans le Seigneur ».

## La Ville de Montréal met aussi en berne

À l'instar du gouvernement du Québec, les autorités de la Ville de Montréal ont décidé de mettre en berne les drapeaux sur tous les édifices municipaux pour les trois prochains jours afin de « manifester leur profonde solidarité avec les familles éplorées et la communauté étudiante de Montréal ». « Les mots viennent difficilement pour exprimer la douleur et le désarroi que nous éprouvons face à de tels événements », a déclaré de son côté le président du comité exécutif de la Communauté urbaine de Montréal (CUM), M. Michel Hamelin. « Dans de telles circonstances, a-t-il précisé, seule la solidarité envers les victimes et leurs familles peut témoigner de façon concrète notre sympathie collective ».

## La CEQ horrifiée

S'adressant aux délégués au conseil général de la Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ), réunis à Québec, la présidente de cette centrale Mme Lorraine Pagé, s'est dite « horrifiée par le sentiment de violence qui a conduit quelqu'un à ce geste de démesure ». « C'est une tragique démonstration des messages que nous recevons de la société, par la télévision et le cinéma notamment, à l'effet que la violence représente une solution aux problèmes que nous vivons », a dit Mme Pagé. Le fait que des femmes aient été touchées spécifiquement dans cette attaque meurtrière ne doit pas, a-t-elle souligné, mener à une démagogie qui ne servirait personne, ni les femmes ni les hommes. Par respect pour les familles éplorées la CEQ a annulé la manifestation contre la Loi 160 qui devait se tenir hier midi sur la Colline parlementaire, à Québec.

## **La FTQ pleure un membre**

Le président de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec, M. Louis Laberge, a dit qu'il partageait le drame des familles éplorées, d'autant plus qu'une des victimes Mme Maryse Laganière, était membre du Syndicat canadien de la fonction publique (SCFP), affilié à la FTQ. « Qu'elles se produisent ici ou ailleurs dans le monde, de telles tragédies nous bouleversent autant qu'elles nous révoltent à cause de la violence extrême et gratuite qui les caractérisent », a déclaré M. Laberge. « Bien que notre sympathie première aille instinctivement du côté des familles éprouvées, nous ne pouvons nous empêcher de réfléchir à la violence qui caractérise notre société et plus particulièrement celle faite aux femmes », a commenté pour sa part le secrétaire général de la centrale, M. Fernard Daoust. MM. Laberge et Daoust ont dit souhaiter qu'à l'approche des Fêtes, cette tragédie provoque une réflexion collective sur le phénomène de la violence dans notre société, entre autres au niveau des jouets offerts aux enfants.

## **Les sympathies du SCFP**

Le Syndicat canadien de la fonction publique et plusieurs de ses syndicats affiliés ont aussi fait part aux familles éplorées de leurs sentiments de sympathies et de condoléances.

## **La CSN-Montréal : une place égalitaire**

Le président du Conseil central de Montréal de la CSN, M. Pierre Paquette, a déclaré que de tels événements devaient nous inciter encore plus « à poursuivre les efforts déjà entrepris pour que la culture de violence disparaisse et pour assurer aux femmes une place égalitaire dans notre société ».

## **La FIIQ : la violence faite aux femmes**

« La tragédie de Polytechnique repose avec encore plus d'acuité le problème de la violence faite aux femmes dans notre société. Ce n'est pas non plus par hasard si le théâtre de cette tuerie fut la Polytechnique, lieu de formation qui, il y a quelques décennies à peine, était encore réservé exclusivement aux hommes », a déclaré de son côté la présidente de la Fédération des infirmières et infirmiers du Québec (FIIQ), Mme Diane Lavallé. Elle a exprimé l'espoir que cette tragédie en amènera plus d'un à réfléchir sur le problème de la violence, particulièrement celle faite aux femmes.

## **Le CPQ : les meilleurs éléments**

« Il s'agit là d'un drame collectif qui nous prive de plusieurs des meilleurs éléments de notre société. Nous partageons avec vous et les familles en cause votre grande peine », a déclaré le président du Conseil du patronat, M. Ghislain Dufour, dans un télégramme adressé au directeur général de l'École polytechnique, M. Roland Doré.

## **Les recteurs du Québec voient un symbole**

Le président de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec, M. Patrick Kenniff, a déclaré que les victimes de ce drame absurde « seront désormais le symbole de la dure marche des femmes vers l'entrée dans une carrière dont le choix paraît déjà leur venir moins spontanément qu'à leurs confrères masculins ». Le principal de l'université McGill, M.

David Johnson, a déclaré que le campus était « figé de douleur » devant une « tuerie aussi absurde et à peine imaginable ». « L'ampleur de cette tragédie est d'autant plus accablante, a-t-il dit, que l'on songe au courage et à la ténacité de ces jeunes filles qui avaient choisi un domaine d'études traditionnellement réservé aux hommes par certains membres de notre société. J'ose exprimer l'espoir que leur volonté de surmonter pareil obstacle nous incitera tous, particulièrement ceux d'entre nous qui travaillons dans le domaine de l'éducation, à redoubler d'efforts pour éliminer la violence et les préjugés où qu'ils se trouvent ».

### **L'ANEEQ : la violence banalisée**

« Ce meurtre est le résultat de la banalisation de la violence faite aux femmes, a commenté Josette Côté, secrétaire générale de l'Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec (ANEEQ). Le sexisme est toujours présent dans notre société. La propagande haineuse diffusée par la pornographie entre autres et la violence transmise par la télévision et les héros style Rambo par exemple, stimule des comportements violents, surtout envers les femmes ».

### **Une minute de silence**

À l'université Laval, à Québec, et à l'École des Hautes études commerciales à Montréal, la direction et les associations étudiantes ont gardé une minute de silence en mémoire des victimes.

### **Les Ingénieurs**

Des témoignages de condoléances sont aussi parvenus de l'Ordre des ingénieurs du Québec, d'Hydro-Québec et de son syndicat d'ingénieurs, de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), de l'université Laval, de la Fondation des maladies du cœur du Québec, du Conseil des élues du Rassemblement des citoyens et citoyennes de Montréal.

Hydro-Québec, ses employés et le  
Syndicat Professionnel des Ingénieurs d'Hydro-  
Québec expriment leurs condoléances  
aux familles et aux amis des victimes  
du tragique événement qui s'est produit mercredi  
soir à l'École Polytechnique.

Notre sympathie va également aux étudiants,  
aux professeurs, aux employés et à la direction de  
l'École, avec qui Hydro-Québec  
a toujours entretenu des liens privilégiés.

En cette journée de deuil, le personnel et la direction de Gaz Métropolitain tiennent à exprimer leur profonde sympathie aux parents et amis des victimes de la tragédie qui a frappé l'École Polytechnique de Montréal.

Nos condoléances accompagnent également le personnel et la direction de cette institution renommée, ainsi que nos concitoyennes et nos concitoyens qui ont été ébranlés par ce sinistre événement.

## **Les raisons d'une tragédie**

### **Sommes-nous en face d'un terrorisme anti-féministe ?**

**Jean-Claude Leclerc**

RAREMENT une tragédie aura-t-elle eu chez nous des répercussions aussi profondes. Des experts en psychiatrie aux simples écoliers, tout le monde s'est senti interpellé par la tuerie de Polytechnique. En même temps que s'exprime une grande sympathie avec les familles, si cruellement frappées, on se demande, dans tous les milieux, pourquoi le malheureux forcené a-t-il abattu ces jeunes femmes ? « Cas isolé » ? Montée de la violence dans notre milieu ? Manifestation d'une haine sourde envers les femmes ?

Les comparaisons avec d'autres massacres ne jettent qu'une lumière incomplète sur l'hécatombe. Le locataire de la rue Bordeaux n'était pas engagé dans le crime ou dans quelque déviance sociale. Il a connu par contre, comme des milliers d'autres, une enfance où violence paternelle et dislocation familiale avaient laissé sans doute des perturbations profondes. Marc Lépine n'est pas un « monstre » venu de nulle part, mais un de nos enfants, vulnérable comme maints « délinquants ». Mais ce passé, à lui seul n'explique pas la violence collective survenue à l'Université.

Le public a été frappé par le style de l'opération, l'uniforme de camouflage qu'avait revêtu le tueur, la préparation qu'il avait donnée à son geste, voire la décision de l'étrange kamikaze de périr avec ses éventuelles victimes. Suicide mis à part, c'est là un modèle de violence (militaire et policière) qu'on a répandu et banalisé ces dernières années. Il ne manque pas de jeunes ni de moins jeunes pour y succomber. Pourtant, cette glorification de Rambo n'explique pas qu'on ait choisi une cible comme celle qui a été frappée.

Peut-être le jeune tueur ne visait-il pas spécifiquement les étudiantes en génie. Mais il voulait s'en prendre aux femmes et aux féministes. Il l'a dit et il l'a fait. Il n'en voulait pas aux femmes en général (il n'a tué ni infirmières ni serveuses de restaurants), mais à celles qui incarnaient les nouvelles femmes en train de prendre place dans un monde encore très masculin. Le message était clair. La plupart des féministes ne s'y sont pas trompés. C'est la « libération des femmes » qui a été attaquée. Mais comment ?

Faut-il y voir la menace d'un « pouvoir mâle » dont l'auteur de la fusillade n'aurait été qu'un exécutant, plus spectaculaire mais à peine moins violent que ces « batteurs de femmes » ? C'est ici que l'analyse se complique, et qu'une erreur d'interprétation pourrait mener à d'autres tragédies.

Pour certaines féministes, rien d'acquis n'aurait été gagné par les femmes depuis vingt ans. Les hommes, en grande majorité, refuseraient de laisser une place égale aux femmes et d'en accepter les conséquences, économique et sociales, et aussi émotionnelles. Bref, notre société serait menacée d'un retour à l'intégrisme sexuel.

Pour d'autres, le féminisme est irréversible, et ce sont justement ses progrès qui ont engendré, chez plusieurs hommes — et sans doute aussi chez des femmes — une angoisse de nature à susciter, avec une crise d'identité, des réactions extrêmes.

Les femmes ont raison d'avoir peur, mais la violence qui les guette n'est plus d'abord celle d'un « patriarcat » en déroute, ou de machos en passe de devenir folkloriques. C'est la violence de ces « perdants » du changement féminin, ex-conjoints blessés, chômeurs isolés, enfants émotionnellement abandonnés, qui voient dans les femmes ayant « réussi » la cause et le symbole de leur échec.

En ce sens, un terrorisme menace le féminisme. Mais on ne le préviendra pas seulement en épurant les médias de leurs violences gratuites, ni en éliminant les armes semi-automatiques du marché. Les perdants de la révolution féministe éprouvent une détresse cachée qu'on n'a pas su exprimer ou comprendre. On prodigue des soins psychologiques aux proches des victimes de Polytechnique. Il faudra inventer une thérapie pour ces autres victimes du changement entre hommes et femmes.

Certes, il y a d'autres tensions dangereuses dans notre société : litiges persistants entre communautés linguistiques, distances entre groupes ethno-religieux, voire plus âpres conflits de générations. Mais la tension engendrée par les nouveaux rapports entre les hommes et les femmes est sans doute la plus profonde de toutes. Elle est la plus récente et la moins connue.

On ne la surmontera pas seulement en invitant les hommes à changer leur mentalité. Dans une société sans grande compassion, où le commerce est en train de tuer toute culture authentiquement humaine, de plus en plus nombreux seront les marginaux et les violents. Cela ne veut pas dire que le féminisme doit réduire ses revendications. Mais cela implique que les hommes et les femmes élargissent leurs préoccupations. Les étudiantes de Poly et tous nos enfants en valent la peine.

# Un rire à donner des frissons

**Pierre Foglia**

« Ils étaient deux. Il y avait le barbu, le tueur fou donc, très ouvert, très jovial, qui me faisait toujours des byes byes par la fenêtre, et l'autre, un très beau garçon, plus timide ». Chantal Dumais, 22 ans, était la voisine de Marc Lépine, le tueur barbu et de son camarade dont elle ignore le nom.

- Des gais ?
- Je ne sais pas. Mais ça m'étonnerait, pour un gay, le barbu me cruaisait fort ! »

Chantal habite au 2181, rue de Bordeaux. Marc Lépine et son colocataire au 2175. On est dans le quartier centre-sud. Avec ses pauvres et ses nombreux étudiants à cause des loyers pas trop chers...

Chantal Dumais vient juste de terminer ses études. Elle travaille à la CAPAC, la Société des auteurs compositeurs...

- Quand j'ai emménagé en septembre, le barbu est tout de suite venu m'offrir des rideaux. J'ai trouvé ça un peu bizarre, mais cout'donc Je ne m'en suis jamais servi... Encore dimanche dernier, je repeinturais l'appartement avec des amis, le barbu est venu m'offrir son escabeau. Il est encore ici d'ailleurs...

- Comment il savait ?

- Par la fenêtre, toujours. Et comme je n'ai pas de rideaux... Il y a juste une petite cour intérieure qui nous sépare, et nos chambres sont contiguës. Tous les soirs je les entendais rire. Un rire particulier, inquiétant, malade. Je ne vous dis pas ça après coup, je ne vous dis pas ça parce que je sais pour le massacre. J'en ai parlé à tous mes amis, et certains me croyaient folle. Mais d'autres l'ont entendu aussi... Un rire à donner des frissons...

- Et vous, vous regardiez parfois par la fenêtre, chez eux ?

- Oui. La première chose qu'on voit d'ici quand il fait jour, c'est un crâne sur la bibliothèque...

- Avez-vous l'impression qu'ils travaillaient ?

- Le barbu je ne sais pas, mais l'autre étudiait souvent.

- Vous n'êtes jamais allée chez eux ? Le barbu ne vous a jamais invitée ?

- Je gardais mes distances. À cause du crâne. À cause du rire. Et puis le barbu n'était pas mon genre...

Chantal Dumais n'a pas couché chez elle hier soir. Elle avait peur.

- De quoi ?

- Je ne sais pas. Des journalistes. Des policiers qui viennent juste de partir. Des fantômes. Du crâne dans le noir sur la bibliothèque en face. Du rire de l'autre côté du mur...

# FÉMINISTE, HÉLÈNE COLGAN L'ÉTAIT...

## Suzanne Colpron

« Féministe ? Bien sûr, Hélène l'était. Mais elle n'avait pas le mot écrit dans le front ».

Les traits tirés par le manque de sommeil et les yeux rougis par les larmes, Mme Lilianne Colgan ne s'expliquait pas hier le geste du meurtrier de sa fille de 23 ans.

Finissante en génie mécanique, après quatre ans d'études, Hélène Colgan projetait de faire une maîtrise. « Il n'y avait pas plus studieuse. Elle travaillait énormément et lisait tout ce qui lui tombait sous la main », a confié son père, Clarence Colgan.

Sa femme et lui écoutaient les informations à la télévision, mercredi soir. C'est ainsi qu'ils ont appris l'épouvantable nouvelle : un forcené tirait sur tout le monde à Polytechnique.

« On a attendu des nouvelles toute la soirée. Il n'y avait pas moyen d'obtenir de l'information. Vers 22 h 30, on a pris nos jambes et on est allé », a dit M. Colgan, 50 ans.

À l'école, le couple a regardé sortir les étudiants un à un. Plus les heures passaient et plus tous deux savaient que les chances de revoir leur fille vivante étaient minces. Un coup d'oeil à la liste des personnes hospitalisées a mis fin à son espoir.

« Il n'y avait plus qu'une porte de sortie : la mort et rien d'autre », a laissé tomber M. Colgan, qui a aussi un fils de 19 ans.

## Sa meilleure amie...

La meilleure amie de sa fille Hélène, Nathalie Croteau, 23 ans, est également tombée sous les balles du tireur fou. Toutes deux étaient dans la même salle de cours lorsque le meurtrier a fait irruption en criant : “ J'hais les féministes”, et en tirant sur les étudiantes.

Hier, le père de Nathalie, M. Fernand Croteau, en avait gros sur le coeur. « Les policiers étaient peut-être débordés, mais j'ai dû téléphoner à un de mes confrères, un policier à la retraite, pour avoir des informations », a-t-il précisé.

À 17 h déjà, M. Croteau savait que quelque chose ne tournait pas rond. L'auto de sa fille n'était pas dans l'entrée de garage et le clignotant du répondeur téléphonique indiquait que personne n'avait pris les messages.

Deux autres familles sans nouvelles attendaient sa femme et lui. L'horrible attente a pris fin vers 1 h avec l'annonce de la liste des victimes. Le nom de sa fille y figurait. « J'ai hâte de voir le rapport d'autopsie du malade qui a fait ça », a-t-il lancé avec hargne.

# La mère de Maryse Leclair n'éprouve que pitié pour le tireur fou

**Martha Gagnon**

Aucune colère. C'est tout simplement de la pitié qu'éprouve Mme Louise Leclair à l'égard du tireur fou qui a abattu sa fille aînée, Maryse, 23 ans.

Le cœur déchiré, l'épouse du directeur du service des relations publiques de la police de la CUM confiait, hier soir, qu'elle ne pouvait que pleurer sur le sort de ce « pauvre type ».

« Il devait souffrir terriblement pour faire un geste aussi horrible. Je pense à sa mère qui doit être aussi triste que moi », dit Mme Leclair.

Elle espère seulement que sa fille Maryse n'a pas souffert avant de mourir de plusieurs balles. Lorsqu'il a été appelé à se rendre sur les lieux, son mari, Pierre était loin de se douter qu'il trouverait sa fille parmi les victimes. Après avoir fait la tournée des étages de l'école, il a aperçu Maryse qui gisait sur le plancher.

Elle était en quatrième année de génie métallurgique. Il ne lui restait qu'un an pour terminer ses études. Ambitieuse, courageuse et fonceuse, elle avait tout le cran nécessaire pour affronter les milieux de travail où les femmes sont en minorité. L'été dernier, elle avait travaillé dans une industrie à Baie d'Urfé, où elle était la seule femme parmi 80 hommes.

La dernière fois que Mme Leclair a vu sa fille, c'est dimanche. Elle est venue souper à la maison avec son copain. « Elle était heureuse, débordante d'énergie et se préparait à ses examens ». Il y a quelques années, elle avait tenté de faire son entraînement militaire à Val Cartier, mais n'avait pas persisté, trouvant le régime trop contraignant.

Pour cette mère, les sacrifices que s'est imposés sa fille pour réussir semblent maintenant affreusement inutiles. « Elle comptait ses sous, travaillait fort et sortait peu. Tous ces efforts pour en arriver là ! »

Dans une autre maison à Sainte-Rose de Laval, M. Serge Gagnon, 37 ans, professeur, pleure la mort de sa femme, Maud Haviernick, 29 ans. Diplômée en design, celle-ci étudiait pour obtenir un autre baccalauréat en génie des matériaux.

C'est un étudiant, ami de son épouse, qui lui a communiqué l'affreuse nouvelle. Atterré, il refuse lui aussi d'entretenir des sentiments haineux. « À quoi ça rimerait d'en vouloir à qui que ce soit ? L'agressivité ne veut rien dire dans de tels moments ».

## Quel monstre ?

**Pierre Foglia**

On va encore parler de ça. Forcément.

Moi, c'est le monstre lui-même en personne et comme *personne*, qui m'intéresse. Je suis fasciné. Et je ne suis pas le seul. Une collègue d'un autre journal vient juste de m'appeler pour me dire la même chose : « Maudit que j'aimerais faire le portrait de ce gars-là... »

Et moi donc.

Il y a quelque chose que je n'ai pas raconté dans mon petit papier d'hier et qui me semble, après coup, tout à fait pertinent. Une méprise sur l'identité du monstre, méprise qui justement m'amène à dire : au fait, quel monstre ?

Reportons-nous à jeudi soir. Quelqu'un à *La Presse* trouve l'adresse de Marc Lépine. On m'envoie vérifier et je tombe sur la voisine, celle dont la fenêtre de la cuisine donne sur l'appartement de Lépine et de son co-loc.

Petites précisions : à ce moment-là la voisine est déjà au courant. Parce qu'elle a vu des flics en face. Et surtout parce que deux confrères de la Gazette m'ont précédé. Seconde précision : avec la voisine, ça clique tout de suite. Elle raconte bien, sans faire de show et je n'ai aucune raison de me méfier...

Elle me présente ainsi ses voisins : l'un est beau, l'autre moins et porte une barbe. Le beau est plutôt réservé. Alors que le pas beau avec la barbe est très ouvert, le genre qui sonne à la porte, qui offre des rideaux, qui prête l'escabeau, un peu collant, mais très fin pareil ...

À ce moment-là, la voisine est sûre que le monstre dont toute la ville parle, le gars qui a tué les filles de Poly, c'est le plus beau. Elle n'a jamais su son nom. Comme il arrive souvent entre voisins : on connaît leur quotidien mais on ne sait pas trop comment ils s'appellent. Ce sont mes confrères de *la Gazette* qui lui ont appris que le tueur de l'appartement d'en face, s'appelait Marc Lépine. Et spontanément la voisine a décidé que c'était le plus beau des deux : Pourquoi ? Fouille-moi.

Rentré au bureau, je commence mon texte en disant qu'il était une fois une jeune fille qui avait deux voisins. Le plus beau était un monstre qui venait de tuer 14 jeunes filles. L'autre, avec une barbe était moins joli, mais beaucoup plus gentil et il lui prêtait souvent son escabeau... J'en étais là dans mon texte quand quelqu'un, au pupitre, m'a montré une photo de Marc Lépine, la première à circuler, depuis le début de cette affaire : et il avait une barbe ! Et il n'était pas très beau... Oups ! Erreur sur la personne ! J'ai refait mon texte en vitesse, évidemment...

Ce n'est qu'hier matin que j'ai pu reparler à la voisine. Elle avait vu les photos dans les journaux et réalisé sa méprise. . .

- Voisine, d'où vient l'erreur ?

- Je ne sais pas. Le barbu était si fin... J'étais tellement sûre que c'était l'autre. Je ne me suis même pas posé la question ...

Mais peut-être que vous ne trouvez pas cette histoire extraordinaire ?

Sur le coup, moi non plus. Maintenant si.

Un crime horrifant est commis. On ne sait pas trop encore par qui. La police nous a donné son nom, une photo, quelques trucs sur sa vie, juste ce qu'il faut de matériaux pour bâtir un monstre.

C'est FORCÉMENT un monstre. On ne peut pas admettre que cette démesure dans l'horreur soit le fait d'un humain... On cherche la lueur de meurtre dans le regard. On cherche le macho névropathe (et d'ailleurs les féministes l'ont trouvé ( I ). On cherche la pulsion de mort. On cherche le chromosome de trop. On cherche midi à quatorze horreurs. On n'a pas le choix. Si on ne se dépêche pas de fabriquer un monstre on va être obligé d'admettre que l'envie peut venir à n'importe qui demain matin, de s'acheter un fusil et de tirer dans le tas. Et ça ce n'est pas possible : parce que l'homme est naturellement bon. C'est le petit Jésus qui l'a dit.

Mais revenons à la voisine. Il était une fois une jeune fille très bien qui avait deux voisins. Elle les voyait tous les jours par sa fenêtre. Sans savoir leur nom, elle savait beaucoup de leur quotidien. Ce qu'elle ne savait pas, par contre, c'est que l'un des deux était un monstre. Et quand elle le sut, sans qu'on lui précise lequel, elle se méprit. Elle crut que c'était le plus timide, le plus ténébreux. Mais c'était l'autre le tueur. Le plus joyeux, le plus farceur, celui qui sonnait souvent à sa porte. Encore dimanche dernier pour lui prêter un escabeau, en fait pour la cruiser, mine de rien. Mais elle, ça ne l'intéressait pas, elle ne le trouvait pas beau...

Voilà. Si vous arrivez à faire un monstre avec ça, c'est que vous êtes doués pour la psychologie. Ou pour le féminisme. Ou pour le journalisme...

Si vous n'y arrivez pas, c'est peut-être qu'il n'y a pas de monstre. Qu'il n'y a que des hommes et des femmes ordinaires, vous et moi. Que n'importe qui peut manquer une marche et basculer dans la plus démente des folies.

N'importe qui. Vous et moi. D'autres qui ont été battus quand ils étaient petits. D'autres pas très beaux et qui ne pognent ni avec leur voisine ni avec les filles en général. Plusieurs qui aiment les films de guerre, ou les films d'horreur, ou les films de cul. Quelques-uns qui sont refusés à l'armée, d'autres en médecine, d'autres à Poly. Plein qui battent leur femme. Plein qui conduisent pleins. Plein qui sont fuckés pour la vie.

N'importe qui. Pas des monstres. Des gens ordinaires qui prêtent leur escabeau à leur voisine... Et il faut quand même arrêter de dire des sottises à un moment donné. Se rappeler qu'il n'arrive pour ainsi dire jamais qu'ils massacrent des filles trois jours après.

Quand ça arrive, c'est épouvantable. Mais ça n'a strictement rien à voir avec rien. It's death, man...

Il n'y a pas de monstre. Il n'y a que des gens ordinaires. Et des avions dans le ciel.

Des fois il en tombe un. Il n'y a rien à faire.

( I ) J'ai entendu tantôt à la radio la pittoresque Jeannette dire « que c'était le meurtre d'un dominant menacé dans sa dominance ». Eh misère. . .

Autre son de cloche. Un ancien étudiant du Cégep St-Laurent vient tout juste de m'appeler. Mais pas pour me parler de Marc Lépine :

- Je me souviens de lui, mais je n'étais pas proche de lui. Je t'ai appelé pour autre chose. Pour te signaler que ces années-ci, le Cégep St-Laurent, en particulier le journal étudiant, était traversé d'un courant très très féministe. J'étais moi-même assez près de ce mouvement-là, je le suis encore. Je milite dans des groupes progressistes, comme SOS-Racisme, entre autres, mais je dis pareil qu'en 81, 82, 83 on frisait l'hystérie féministe au Cégep St-Laurent. Les gars étaient incroyablement low profile, mais curieusement, dans ceux que j'ai revus depuis, une maudite gang sont devenus agressivement machos. ..

Je rapporte uniquement pour mémoire.

Je continue de croire que ça n'a strictement rien à voir.

# **La tuerie à Polytechnique**

## **Le meurtre collectif reste un phénomène individuel**

**Selon le docteur Yves Lamontagne, personne n'a fait preuve de lâcheté dans ce drame**

**Pierre Gingras**

Selon les experts en santé mentale, le meurtre « collectif » peut se produire dans tous les pays, dans toutes les cultures, et sans égard aux régimes politiques.

« Ce n'est pas un phénomène social, mais un geste individuel accompli par une personne malade », soutient le docteur Yves Lamontagne, directeur du Centre de recherche en psychiatrie de l'hôpital Louis-Hippolyte-Lafontaine.

Pierre Achille, directeur au premier cycle du département de psychologie de l'Université de Montréal, estime quant à lui que paradoxalement, le drame de l'École polytechnique démontre dans une certaine mesure, que nous vivons ici au Québec, dans une société non violente.

M. Achille croit que ce n'est pas tant à cause de la crainte d'une arme que les étudiants n'ont pas réagi violemment à la présence du tueur, mais tout simplement parce que les gens ne croyaient pas ce qu'ils voyaient. « Cette attitude n'a rien à voir avec la lâcheté. Chez nous, la violence brute fait partie du cinéma. Quand on y fait face, on ne réagit pas parce qu'on ne peut y croire, parce que cela ne fait pas partie de nos moeurs. Ce n'est qu'après coup, dans les jours qui suivent que les réactions de rage se manifestent. »

Selon lui, il serait malheureux ; et tout à fait injustifié qu'on accuse les survivants, les garçons notamment, de n'avoir pas fait preuve de courage en s'en prenant directement à l'assassin. Cette attitude de société ne ferait qu'ajouter au traumatisme que les victimes ou les témoins de cet acte insensé auront à vivre dans les prochains jours. « Dans les sociétés violentes, comme c'était le cas dans le Far West, c'est la loi du revolver qui mène. On aurait probablement lynché le suspect avant qu'il n'ait eu le temps d'aller bien loin. Mercredi, à l'École polytechnique, le tueur a pu se promener un bon bout de temps, sans que personne n'intervienne. Une situation tout à fait normale », dit-il.

Quant à la violence dans les médias, les deux experts estiment qu'elle ne peut être la cause d'un geste aussi insensé. Elle peut toutefois être un facteur déclencheur chez une personne malade. Ils soulignent notamment qu'il a été démontré que les émissions ou les films sur le suicide pouvaient causer une hausse passagère du nombre de suicides. Aucune étude similaire n'a été menée dans le cas des meurtres collectifs. « On ne peut donc affirmer, comme l'ont mentionné certains, souligne M. Lamontagne, que les émissions de télévision ont pu amener le tueur à agir. »

M. Lamontagne, qui est aussi président de l'Association des médecins psychiatres du Québec, faisait allusion à deux émissions présentées récemment (8 novembre et 15 novembre) sur les événements de l'Assemblée nationale, notamment une entrevue avec le caporal Lortie, ainsi qu'un film très violent relatant une prise d'otages présentée à la télévision payante lundi dernier.

**Une aide nécessaire**

Pour la corporation des psychologues du Québec, comme pour les groupes d'intervention auprès des victimes d'actes criminels, les blessés de mercredi et leurs familles, tout comme les témoins et leurs proches, resteront probablement marqués à jamais par la fusillade. Certains d'entre-eux auront probablement besoins de l'aide d'un médecin ou d'une équipe spécialisée.

Règle générale, la première réaction des témoins devant un acte de ce genre en est une de stupeur et de froideur. Au cours des premières 24 heures, apparaissent les premières réactions comme l'insomnie, l'anxiété, les cauchemars. Chez certains cet état peut durer longtemps et dégénérer en dépression. Il est donc important de suivre tous les témoins du drame soutient Line d'Amours de l'Association des psychologues.

Et elle précise qu'il est important, sinon essentiel, que les témoins puissent parler librement de ce qu'ils ont vécu à leurs familles, à leurs amis. « Souvent, dans les cas semblables, on a tendance à se replier sur soi-même. Il ne faut pas taire ses émotions, d'autant plus qu'à maintes reprises des sentiments de culpabilité font surface, comme celui d'avoir été impuissant devant la situation. C'est à ce moment que les proches doivent être vigilants et apporter leur soutien ».

On souligne cependant que le fait qu'il s'agisse de jeunes adultes ne peut que les aider à passer au travers de cette épreuve, mieux que des gens plus âgés.

Frema Engel, directrice du groupe bénévole Victimes de crime, travaille depuis 15 ans avec les victimes d'actes criminels. Selon elle, ces personnes ne doivent pas hésiter à faire appel à des experts pour réapprendre à vivre, pour mettre en pratique des trucs qui leur feront oublier, par exemple, la peur d'entrer dans une banque. « Pour ces victimes, le pire est ne pas pouvoir mener une vie normale à nouveau, parce que le drame vécu leur a enlevé la joie de vivre. Et ça, le public ne le comprend pas. »

Rappelons que l'Université de Montréal offre actuellement un service de soutien psychologique aux victimes de mercredi (tél. : 343-6853).

## Une télé qui avait du mal à bousculer ses routines

Louise Cousineau

Que faire dans des moments pareils ? Vous apprenez la catastrophe à la radio, et vous vous précipitez devant votre téléviseur. Plus que le savoir, le voir. Vous avez les yeux pleins d'eau, vous vous dites qu'on ne met pas des enfants au monde pour les envoyer se faire tuer par un fou, et tout le temps, vous pitonnez à la moindre pause dans la couverture télé, au cas où, à l'autre canal, un détail, une image viendraient vous expliquer l'inexplicable, l'insensé, l'incompréhensible.

C'est ainsi depuis l'assassinat de John Kennedy. La vigile des téléspectateurs quand l'ordre des choses bascule. Être là, sans y être.

Mercredi, le Ce Soir de Radio-Canada a empiété de huit minutes sur CTYVON, puis on nous a abandonnés. Télé-Métropole avait du hockey. Bien sûr, les deux chaînes nous ont présenté des bulletins spéciaux aux heures sur le massacre de Polytechnique, mais c'était nettement insuffisant à cette époque qui veut tout voir tout de suite. Et ne veut voir que ça. Ce massacre était une première dans l'histoire du pays et du monde.

Radio-Canada a fait un bon coup au Point en trouvant un professeur qui avait assisté au suicide du tueur. À 23h, une spéciale animée par Charles Tisseyre nous apprenait d'autres détails.

Télé-Métropole a couvert l'événement de façon sporadique, sans renoncer à son émission d'après-hockey qui n'en finissait plus.

Hier midi, nos téléjournaux ont largement couvert l'événement, mais c'est à CBC qu'on a mis les premiers le doigt sur le bobo : que signifie ce massacre de femmes ? Une féministe soulignait la recrudescence de la violence faite aux femmes. La journaliste Francine Pelletier racontait que quelques minutes auparavant, deux hommes lui avaient dit qu'il était temps qu'un homme fasse quelque chose au sujet de ces besoins d'égalité des femmes. En blague, bien sûr.

Hier après-midi, les deux réseaux de Radio-Canada ont interrompu leurs émissions pour la conférence de presse de la police. Une seule caméra braquée sur la table. Les 14 noms de femmes ont défilé. Mais pas celui du tueur. Ni ceux des femmes nommées dans la lettre du tueur. À *Début de soirée*, on apprenait qu'un de ces noms est celui de Danielle Rainville.

À la toute fin du Montréal ce soir d'hier, LE nom est sorti : Marc Lépine. Tout de suite après Dan Rather ouvrait le CBS Evening News et nommait aussi Marc Lépine.

À 21h hier soir, Bernard Derome, interrompant ses vacances, animait une spéciale à Radio-Canada. Trois hommes autour de lui. On a parlé de violence, on n'a presque pas parlé que cette violence effrayante avait été faite à des femmes.

## À CKAC, le meilleur et le pire

**Daniel Lemay**

La radio, c'est connu est le média le plus apte à réagir rapidement à des drames comme celui de mercredi.

On emploie souvent le mot souplesse pour qualifier cette facilité de la radio à déployer ses équipes de reportage et à diffuser, dans les minutes qui suivent, les premières informations.

Cette fois encore, et de l'avis général, CKAC-Télémedia a offert la meilleure couverture, autant dans la rapidité d'exécution que dans la qualité et la quantité des reportages. Sans tomber dans le minutage, soulignons simplement que le reporter Richard Desmarais a été le premier à annoncer (à 18h 55) que le bilan des victimes atteignait la dizaine.

Là où la radio commerciale dérape, c'est quand elle reprend, récupère les incidents dans les émissions dites d'affaires publiques. Comme Pierre Pascau hier à l'*Informateur* toujours à CKAC, l'émission la plus écoutée au Québec.

Son prétexte de chercher la vérité, Pierre Pascau s'est prêté hier à la pire démagogie. S'entretenant, dans le confort de son studio, avec un témoin à qui Marc Lépine avait ordonné de quitter la salle. Pascau voulait savoir pourquoi les hommes avaient accepté d'abandonner leur compagnes aux balles du tueur sans tenter quoi que ce soit contre lui.

Plus tard, sous la rubrique criarde « L'informateur accidentée », Pascau s'adresse à une jeune fille, touchée à la tête par une balle : « Personne ne pouvait arriver par en arrière pour maîtriser le gars...? ». Pour finir, Pascau a insisté pour savoir quel sentiment primait dans le coeur de la jeune fille : le bonheur d'être en vie ou la peine d'avoir perdu des amies...

L'*Informateur* d'hier était une émission indécente, dépourvue de toute sensibilité. C'est sans parler de la promotion-maison de CKAC qui annonçait cette émission spéciale de l'*Informateur* avec le même ton spectaculaire et le même tapage musical que d'habitude. Et la publicité sur la lambada qu'on danse chez Alexandre. Complètement déplacé dans les circonstances.

Même Gilles Proulx à CJMS et André Arthur avaient adopté un ton mesuré, hier. À CKAC en fin d'après-midi, Arthur a longuement spéculé sur les motifs de la police de ne pas dévoiler l'identité du tueur et sur les liens de ce dernier avec les Forces armées. « Pourquoi mes amis militaires sont-ils aussi nerveux aujourd'hui ? », s'est demandé Arthur, indiquant qu'au 2<sup>e</sup> Bataillon du Royal 22<sup>e</sup> Régiment, en garnison à la Citadelle de Québec, on affichait une « nervosité proche du délire ».

Il faut souligner finalement la délicatesse avec laquelle la direction de l'information de CKAC a traité la rumeur selon laquelle le nom de l'animatrice Danielle Rainville apparaîtrait sur la liste de 15 personnalités féminines que Lépine mentionnait dans la lettre trouvée sur lui. CBC a été le premier réseau à contacter Mlle Rainville pour obtenir ses commentaires.

## Crime masculin isolé ?

Maurice Champagne et Marc Chabot

*Les auteurs sont connus depuis bientôt vingt ans pour leurs recherches et leurs publications sur la culture masculine et les rapports hommes-femmes.*

Devant la tuerie de quatorze femmes à l'Université de Montréal, on parlera surtout du geste isolé d'un malade mental. On le réglera en le comparant au cas Lortie, par exemple, que le fou rageur a d'ailleurs lui-même évoqué dans sa lettre de mort à la société. Nous voudrions interroger cette position, à partir des observations et des questions qui suivent.

Point n'est besoin de connaître à ce stade même l'identité du tueur pour affirmer qu'il ne s'agit pas seulement d'un malade mental, mais d'un malade dont la pathologie s'est développée dans une histoire personnelle familiale et sociale où le problème des rapports hommes-femmes et de son identification à l'un et l'autre sexe a été crucial.

Son geste est un geste de paroxysme à la pointe du iceberg, l'iceberg étant l'histoire de la rage masculine contre les femmes ; une donnée majeure de l'histoire de l'humanité qui, à notre époque, ne fait que présenter de nouvelles manifestations.

Nous appartenons comme ce fou à une culture masculine (nous ne parlons pas de « condition » masculine) dominée par la maladie de la violence. Nous n'en sommes pas tous atteints, les hommes, mais il faut beaucoup de vigilance et de travail sur soi pour échapper aux multiples conditionnements collectifs et culturels qui nous frappent.

Une foule de statistiques démontrent que, même dans les générations nouvelles, la violence masculine contre les femmes ne diminue pas. Elle s'accroît souvent. Les recherches les plus sérieuses continuent de démontrer que, dans une large proportion (une étude parle même de 42 p. cent des gestes de violence), les violents s'attaquent en particulier au ventre et aux seins des femmes. Une étude toute récente a révélé que le tiers des agressions sexuelles commises contre les enfants dans la région de Montréal, le sont par des adolescents de moins de dix-huit ans, à 95 p. cent des garçons.

Sait-on jusqu'à quel point dans nos polyvalentes, par exemple, régulièrement des garçons s'en prennent verbalement et physiquement aux filles qui ont de meilleurs résultats ? L'écart entre les résultats des filles et des garçons qui s'accroît, le ministère de l'Éducation l'observe passivement, est générateur de rage chez les garçons.

Et les viols qui continuent aussi, qu'en disons-nous, les hommes ? Les viols collectifs ne sont-ils que des gestes de malades isolés ?

Nous vivons, depuis la révolution féminine et d'autres changements radicaux dans nos valeurs face au couple et à la famille, une guerre des sexes. La guerre des hommes et des femmes peut devenir l'une des guerres la plus subtile et la plus importante de l'histoire. Seulement à travers les changements de rôles (presque toujours initiés par les femmes) à travers les divorces, les séparations, les gardes d'enfants, les comportements sexuels, l'avortement, cette guerre multiplie les victimes et la rage en même temps. La rage est plus grande chez les hommes et surtout plus

libérée en gestes de violence physique, parce qu'ils sont prisonniers du silence masculin et de tous les interdits affectifs et émotionnels qui étouffent la culture masculine.

Et combien d'enfants et d'adolescents, otages de cette guerre, sont en train de se façonner de l'intérieur à partir des rapports d'agression de toutes sortes auxquelles sont livrés leurs pères et leurs mères ?

Mais peut-être faut-il oublier tout ce que nous venons de dire, avec beaucoup de douleur, pour ne penser qu'à une seule chose : si ce massacre de femmes innocentes pouvait seulement être un peu assumé par la collectivité masculine pour réfléchir, réfléchir sur notre culture.

Si des milliers d'hommes pouvaient descendre dans la rue, quelques heures, et marcher en silence pour penser aux victimes et réfléchir sur l'extrême urgence et nécessité de prendre parole comme des grands garçons qui s'attaquent avec tendresse à cette vieille rage contre les femmes, contre les hommes, contre soi-même dans cette quête pas encore dite de notre identité d'être humain aux sources de l'homme et de la femme ?

Car il y a une violence, qui tue les femmes, et celle par laquelle nous nous massacrons entre hommes. C'est peut-être la même. Car comment séparer l'histoire de la guerre, de la torture, des terrorismes, des dictatures, de l'armement-même à l'heure où le mur de Berlin semble tomber-, du massacre de la nature, du viol de la couche d'ozone, du viol des femmes, de la violence conjugale et familiale, de la survalorisation des rapports de force entre hommes, de notre gêne à donner droit de cité à la tendresse, à nommer la paternité, à aimer quotidiennement les enfants ?

Nos gouvernements vont-ils se sentir assez indignés pour décréter un jour (au moins) de deuil national, par respect des femmes et de la dignité humaine ?

Si ce massacre avait été l'œuvre d'un Blanc contre des Noirs, ou d'un Noir contre des Blancs, d'un Palestinien contre des Juifs ou d'un Juif contre des Palestiniens, l'œuvre d'un fou du terrorisme, parlerions-nous seulement d'un malade isolé ?

Il n'est pas juste de dire comme cela a été dit en improvisation à l'Assemblée nationale, que le massacre de la Polytechnique est l'effet « d'un geste incompréhensible ».

Dans cette réflexion, nous ne prétendons nullement penser l'événement. Elle devrait être suivie de dizaines et de dizaines de textes d'approfondissement. Et de textes que nous pourrions signer ensemble, des femmes et des hommes.

C'est quand nous aurons multiplié les témoignages collectifs d'une nouvelle relation à la vie chez les hommes que nous pourrons peut-être contrer certains gestes de folie individuelle.

## **Monique Simard et Lorraine Pagé sur la liste du tueur fou**

### **Marc Lépine en voulait à une vingtaine de femmes en vue**

**Marie-Claude Lortie**

Dix-neuf noms de femmes, connues et inconnues, figurent sur la liste que Marc Lépine avait dressée et jointe à la lettre manuscrite de trois pages qu'il portait sur lui le soir de l'hécatombe.

Selon les informations obtenues par La Presse les noms de Francine Pelletier, collaboratrice à La Presse, Danielle Rainville, animatrice à CKAC, Lorraine Pagé, présidente de la Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ), Monique Simard, vice-présidente de la Confédération des syndicats nationaux (CSN), Louise Overbeek, championne canadienne aux examens des comptables agréée de 1988, Monique Lanteigne, première femme pompier du Québec et Birgit Scheel, ancienne vice-présidente au Montréal Trust, figuraient sur cette liste.

On y trouverait aussi les noms de Anette Ranger, Hélène Lapierre, Claire Rothman, Kelly Bloomfield et Estelle Borgia. Des noms que le tueur aurait pu rédiger de façon imprécise ou erronée. C'est du moins ce qu'il laisserait savoir dans son texte. Les noms de plusieurs femmes policiers auraient aussi été inscrits mais ni la Fraternité des policiers, ni le bureau des communications de la police de la CUM n'a voulu confirmer cette information.

D'après la police, dans la lettre manuscrite, le forcené disait qu'il en voulait particulièrement aux féministes parce qu'elles avaient gâché son existence. Il semble, en outre, que Marc Lépine détestait la plupart des femmes figurant sur la liste à cause de leur notoriété.

Hier, elles ont pour la plupart appris avec horreur que leurs noms apparaissaient dans la liste des personnes à qui le meurtrier aurait voulu s'en prendre.

« Ça me donne l'impression d'avoir travaillé pour rien », a commenté Francine Pelletier, une collaboratrice régulière à *La Presse* qui faisait partie des fondatrices du défunt mensuel féministe *La Vie en Rose*.

« Quand j'ai appris que quelqu'un pouvait m'en vouloir autant, j'ai senti la même terreur froide que celle que j'ai ressentie mercredi en apprenant la tragédie. Cette terreur que nous connaissons toutes ». Celle de l'arbitraire et de l'injustice. Mais j'ai aussi senti comme une désolation totale. Est-ce possible que nous soyons si mal comprises ?

« Il est temps que les hommes fassent quelque chose. Ils ont bien dû s'apercevoir mercredi que nous sommes pas complètement paranoïaque ; que la haine existe vraiment. Ils ont perdu leurs femmes, leur filles. Il va bien falloir qu'ils bougent », commente la journaliste.

« Et que dire de lui ? Il est mort, poursuit-elle. Je vais dire comme les Folles alliés : il a pris ça personnel, pas historique ». Blaguant, Mme Pelletier ajoute qu'elle demandera des gardes du corps plutôt qu'une augmentation salariale.

Mmes Pagé et Simard étaient en réunions syndicales à Québec quand elles ont appris que leur nom figurait sur la sinistre liste.

Mme Simard a rappelé qu'elle avait déjà été menacée de mort. « Vous savez, ce sont surtout nos proches qui sont paniqués par ce genre de chose », a-t-elle commenté, s'interrogeant sur l'utilité de divulguer une telle affaire.

« C'était un peu prévisible que mon nom se retrouve là, quand on apprend les motivations du gars. Je suis une femme en vue, associée avec des revendications féministes. Un tel geste montre comment on est jamais très loin de la violence, jusqu'où peuvent aller les limites de la détresse », a pour sa part commenté la présidente de la CEQ, Mme Lorraine Pagé.

Selon elle, ce geste illustre à quel point il est important que les femmes – et la société – soient encore vigilantes. Cela montre aussi l'ampleur du travail d'éducation qu'il reste à faire, ajoute la syndicaliste.

Mme Pagé ne changera certainement rien à ses propos publics. « Il faut continuer à expliquer à la société qu'elle a besoin de nous. Que les femmes ne sont pas une menace mais une force. Il faut l'expliquer en trouvant les mots justes. Je ne ferai jamais de compromis à ce sujet-là ». a-t-elle ajouté.

À la caserne de pompiers de Côte-Saint-Luc, Monique Lanteigne, première femme à devenir pompier au Québec, n'a pas aimé la nouvelle. Elle semblait d'ailleurs un peu effrayée malgré ses propos confiants. « Suis-je inquiète ? Il est mort. Non. Si ce genre de chose doit m'arriver un jour, je ne peux rien y faire. C'est sûr que je ne marcherai pas les mains dans les poches mais je ne peux faire plus. Les femmes travaillent, bâtissent le monde, il va bien falloir que les gens s'habituent. »

## **La communauté algérienne dénonce l'accent mis sur l'origine du tueur**

**Patrick Grandjean**

« Avant même de connaître l'identité du meurtrier, on a dit « c'est un arabe! ». Mais il est extrêmement dangereux d'accuser une communauté sous prétexte que le meurtrier a des gènes et du sang algériens », a déclaré, hier, Mme Fatima Houda Pépin.

Selon la présidente du Centre maghrébin de recherches et d'informations, en incriminant ainsi la communauté algérienne, « nous tous » évitons de voir la vraie question, celle « d'un fou qui s'est attaqué aux femmes ».

« Le réel problème, c'est que les femmes payent leur accès à l'égalité au prix de leur vie, a-t-elle souligné, au cours d'un entretien téléphonique. N'oublions pas que c'est un Québécois pure laine qui a dit, lors d'une tribune téléphonique, qu'il admirait le tueur. »

Mme Pépin a dénoncé l'emphase mise par les médias sur l'origine algérienne de Marc Lépine, né Gamel Gharbi, né d'un père d'origine algérienne, mais d'une mère québécoise. Plusieurs personnes d'origine algérienne ont appelé *La Presse* pour faire des déclarations dans ce sens. Un animateur de télévision britannique a qualifié l'erreur d'une journaliste de « raciste » et « d'intentionnelle ».

Elle avait écrit que Marc Lépine, né sous le nom de Gamel Gharbi, était venu au Canada avec ses parents à l'âge de sept ans. Il s'agissait en fait de l'âge qu'il avait quand ses parents se sont séparés. L'homme était né à Montréal.

« Il a vécu dans notre société et il est davantage un « produit nord-américain », a déclaré Mme Pépin. Les responsabilités incombent plus aux institutions, aux médias et à notre société en général, qu'à l'influence de son père qui reste encore inconnue. »

Dans le cas du caporal Lortie, Mme Pépin a rappelé qu'on ne s'est pas penché sur son origine ethnique pour expliquer ses actes, mais sur son histoire et il faudrait faire la même chose aujourd'hui..... Attristée et malheureuse devant ce qui est arrivé aux étudiantes de Polytechnique, Mme Pépin a répété qu'il était hasardeux et dangereux de faire un lien quelconque entre l'appartenance ethnique du père et le geste malheureux.

« C'est se défouler sur une minorité plutôt que d'essayer de voir ce qui a failli dans notre société », a-t-elle lancé.

Par ailleurs, Mme Pépin a tenu à préciser que l'organisme qu'elle préside avait appelé l'Association des femmes diplômées du Québec pour apporter son soutien à ces femmes, le soir du massacre, avant même de connaître l'identité des tueurs.

## **Un message radiophonique est retiré des ondes**

**Paul Roy**

« Bonjour, ici Marc Lépine... »

Les auditeurs de radio ont entendu à plusieurs reprises une réclame qui débutait ainsi, depuis quelques semaines. Cette réclame vantait les copieurs de la compagnie Canon.

Le « Marc Lépine » en question était un personnage fictif, un personnage publicitaire. Personne n'y avait bien sûr porté attention. Mais hier matin, ce nom prenait une toute autre importance, étant également celui de l'auteur de la tuerie de l'École polytechnique.

« On a diffusé le message vers 5h50, ce matin, et ça nous a sauté aux yeux. On l'a retiré immédiatement après », confiait hier François Corbeil, directeur de la production à la station CKAC.

« On a agi pour protéger notre annonceur, pour ne pas associer le nom de Canon aux événements tragiques de cette semaine. »

Hier après-midi, M. Corbeil disait que la station n'avait pas encore pu entrer en contact avec son client (Canon), « mais ça m'étonnerait qu'on nous reproche de ne pas avoir continué à diffuser le message, je pense que ça avantage tout le monde ».

Incidentement, à CKAC, le message de Canon était diffusé depuis le 20 novembre. La campagne devait prendre fin aujourd'hui, 9 décembre.

## **La violence ne conduit nulle part**

**Presse Canadienne  
Ottawa**

Tout en exprimant ses condoléances aux familles éprouvées par la tragédie de l'École polytechnique, la Conférence des évêques catholiques du Canada a souhaité hier que cet événement soit l'occasion d'une prise de conscience sur le phénomène de la violence.

« Nous espérons que de cette pénible expérience, jaillissent une prise de conscience et une sensibilisation accrue au phénomène de plus en plus grandissant de la violence dans notre société », a déclaré le président de la conférence et évêque de Valleyfield, Mgr Robert Lebel.

« La violence ne conduit nulle part, a-t-il précisé ».

**ANNEXE 2**  
**CINÉ-FICHE DU FILM**  
**AU-DELÀ DU 6 DÉCEMBRE**

# Au-delà du 6 décembre

## Au-delà du drame de l'École Polytechnique de Montréal

École Polytechnique de Montréal  
6 décembre 1989.

« On n'est pas des féministes »,  
proteste Nathalie Provost.  
Malgré ce cri du cœur,  
quatorze étudiantes tombent  
sous les balles d'un jeune tueur.

Nathalie a survécu à la fusillade.  
Aujourd'hui, avec des amis,  
elle parle.

Du drame et du féminisme.  
Du racisme, du sexisme.  
Des difficultés de la société  
à accepter les différences.

Et, surtout, de la vie qui continue  
au-delà du 6 décembre

Une production de  
L'Office national du film du Canada.

Réalisation :  
Catherine Fol

Production :  
Colette Blanchard, Raymond Gauthier

29 minutes C 9291 071

Avec sous titres codés  
pour les personnes sourdes  
ou malentendantes.

## **LA RÉALISATRICE CATHERINE FOL**

Catherine Fol ne pensait jamais faire de cinéma. Jeune diplômée à l'École Polytechnique de Montréal, elle se préparait même à entreprendre une maîtrise en génie. En 1988, elle pose sa candidature à la « Course des Amériques » de Radio-Canada pour vivre une grande aventure. Sélectionnée, elle mène la course dès le début et gagne.

L'année suivante, quand ont eu lieu les événements de l'École Polytechnique, la réalisatrice de 25 ans était en stage à l'ONF. « Si quelqu'un peut faire un film là-dessus, c'est toi. » lui dirent des collègues. Mais elle hésite. « J'étais trop triste, dit-elle. Et puis, tout le monde en avait parlé ».

L'idée germe, elle explore et demande à ses ex-camarades : « Si je dis 6 décembre, de quoi avez-vous envie de parler ? » Il restait beaucoup de choses à dire, des choses qu'on n'avait pas entendues. Les réponses l'ont convaincue de faire le film. Ces jeunes, échaudés par les médias, étaient plus que réticents à s'ouvrir. Il fallait donc surmonter leurs réserves.

Catherine Fol avait tout pour réussir. Presque leur âge, une grande capacité d'écoute, de la patience et de l'enthousiasme.

Elle a eu le talent de les faire parler, d'aller au-delà du déjà vu. Et celui de nous faire écouter.

Les productions de l'Office national du film du Canada sont disponibles pour achat ou location en 16 mm et en vidéocassettes tous formats auprès des bureaux de l'ONF. On peut également les emprunter, les louer ou les consulter sur place (vidéocassettes seulement) dans plusieurs bibliothèques publiques, à certaines conditions.

Pour commander ou pour obtenir des renseignements, veuillez composer (sans frais) :

Provinces atlantiques : 1-800-561-7104

Québec : 1-800-363-0328

Ontario : 1-800-267-7710

Ouest du Canada, Yukon et Territoires du Nord-Ouest : 1-800-661-9867

# **ANNEXE 3**

**CHOIX D'ARTICLES PUISÉS DANS LA REVUE DE PRESSE  
DE LA SORTIE DU FILM**

**DOCUMENTAIRE**  
**AU-DELÀ DU 6 DÉCEMBRE**  
**POLYTECHNIQUE**  
**DEUX ANS APRÈS**

**Dimanche 20h, R. C.**

**Geneviève Picard**

Gagnante de *La course des Amériques* en 1989, Catherine Fol a utilisé son premier prix (un an de réalisation à l'ONF) pour tourner un documentaire intitulé *Au-delà du 6 décembre*. Elle avait terminé son bac en génie physique depuis deux ans quand la tuerie de l'École polytechnique est survenue. « À l'époque, j'avais juste de la peine et pas grand-chose à dire. »

Mais l'ampleur du discours qui a suivi a convaincu Catherine de retourner à l'École polytechnique avec sa caméra. « J'ai voulu faire un film en réaction à tout ce qui a été dit sur l'événement, plus que sur l'événement lui-même. Je trouvais qu'il y manquait une voix ». Cette voix, c'est celle des nombreux étudiants qu'elle a interrogés pour en retenir les témoignages les plus représentatifs, dont celui de Nathalie Provost qui a parlé à Marc Lépine.

Ne trahissant pas la pudeur des étudiants, ne récupérant pas leurs émotions, *Au-delà du 6 décembre* est d'une sobriété méritoire qui bouleverse sans miser sur le sensationnalisme. Les réflexions des étudiants font contrepoint aux coupures de presse et aux graffiti (tous authentiques) glanés sur les murs de la ville. Le film s'attache à rendre le cadre physique de l'École polytechnique, « une maison en haut de la montagne » qu'on atteint en gravissant péniblement d'interminables escaliers.

**L'amour, malgré tout**

On découvre que l'ambiance qui règne dans cette maison est plutôt fraternelle, comme si entre la douleur et la révolte, l'espoir et l'amour se frayaient toujours un chemin. « Je voulais montrer qu'il n'y avait pas de ressentiment entre les filles et les gars, et rappeler au monde que ceux qui fréquentent l'École ont 20 ans. Ils croient en quelque chose, ils sont amoureux, ils s'offrent des fleurs à la Saint-Valentin et pleurent quand ils s'embrassent ».

À ceux pour qui l'évocation du 6 décembre relance les luttes entre les hommes et les femmes, le film de Catherine Fol demande simplement qu'on laisse aux jeunes le temps de vivre.

## Ondes de Choc Entre deux feux

Richard Martineau

(Avant de commencer cette chronique, j'aimerais remercier les militants des années 60 qui m'ont permis de grandir dans un monde meilleur. Merci merci merci merci merci merci merci merci.)

Au-delà du 6 décembre aura donc choqué certaines personnes. Franchement, je ne comprends pas. Je l'ai vu à la Cinémathèque québécoise, je l'ai enregistré lors de sa diffusion aux Beaux Dimanches et je l'ai regardé deux autres fois dans mon salon, et je ne vois toujours pas ce qu'il y a de si choquant et de si déprimant dans le témoignage somme toute gentil de Nathalie Provost.

Anti-féministe, ce court métrage ? Ben voyons donc !

Dire du film de Catherine Fol qu'il est anti-féministe, c'est comme dire des gens de la FTQ qu'ils sont anti-syndicalistes parce qu'ils travaillent de concert avec les patrons.

Voici quelques déclarations que font Nathalie et ses amis dans *Au-delà du 6 décembre* :

« Être féministe, c'est ne pas vouloir qu'on te bloque dans tes choix parce que t'es une femme ».

« Quand j'ai eu ma première job sur un chantier de construction, je peux te dire que je suis tombée de haut. Je me faisais siffler de 7 heures le matin à 7 heures le soir, je me faisais faire des remarques. J'en ai braillé une shot ! »

« Les hommes ont beaucoup de problèmes avec les femmes, parce que les femmes changent... »

« Quand j'ai dit que je n'étais pas une féministe, je ne l'ai pas fait parce que je voulais toutes les blaster, mais parce que j'ai fait ce que les féministes prônent (ie : travailler dans un secteur traditionnellement réservé aux hommes). »

« Je me sens comme un gars, avec toutes les portes ouvertes, et s'il y en a un qui a le malheur de les fermer je vais les ouvrir ! »

En quoi ces propos sont-ils anti-féministes ? Comment une fille ingénieure qui dit ce qu'elle a à dire, qui s'est fait tirer des balles dans le corps et qui a tenté de raisonner un tueur fou peut-elle être taxée d'anti-féminisme ?

En fait, ce qu'on reproche à Nathalie Provost, ce n'est pas son anti-féminisme, mais son attitude anti-militante. On voudrait qu'elle reprenne le flambeau et qu'elle marche dans la rue comme on le faisait naguère, du temps où il n'y avait pas de femmes à l'École polytechnique.

On voudrait qu'elle agisse comme si le monde n'avait pas changé d'un poil, comme si les luttes féministes des années 50 et 60 n'avaient servi à rien, comme s'il fallait encore et toujours militer avec la même ardeur, la même colère qu'auparavant.

Quand comprendra-t-on que la réalité des gens de 20 ans est différente de la réalité des gens de 40 ans ? Qu'il n'y a pas que les vêtements et la musique qui changent d'une génération à l'autre, mais aussi les conditions de vie, donc les mentalités ? Que les féministes de la troisième génération sont différentes de celles de la deuxième génération, qui elles, étaient différentes de leurs aînées ?

Les jeunes femmes d'aujourd'hui profitent des acquis des luttes qui ont été menées par leurs mères voilà trente ans, et elles leur en sont redevables. Mais voilà, la situation a évolué. Grâce à ces luttes menées tambour battant dans les rues du pays, grâce à ces militantes têtues et obstinées qui ont défoncé les portes que le pouvoir maintenait fermées, les filles d'aujourd'hui vivent dans de meilleures conditions que leurs mères. Alors forcément, quand nos conditions de vie s'améliorent, notre rage s'atténue (parlez-en aux ouvriers de la construction).

Le danger avec un tel confort, c'est de s'endormir. Car les choses ont beau avoir évolué, tout n'est pas parfait, loin de là. Il y a toujours des maris violents, des hommes bouchés et des patrons qui refusent le principe de l'équité salariale. Le harcèlement sexuel continue de faire des ravages dans les milieux de travail, le nombre de crimes sexuels n'a pas diminué et les tâches ménagères incombent encore trop souvent à la femme. Bref, il y a du pain sur la planche. Et si nous voulons que nos enfants vivent dans un monde meilleur que le nôtre, il faut bouger.

Là se situe la faiblesse principale du film de Catherine Fol. Il répond avec audace et intelligence au passé, mais n'envisage pas l'avenir. C'est un film qui réagit, mais qui ne propose pas.

En fait, ce problème n'est pas unique à Catherine Fol ; c'est celui de toute une génération, la sienne, la mienne. Une génération prise entre deux grands mouvements, celui qui a été et l'autre qui finira bien par venir, un jour.

Nous sommes tellement occupés à critiquer et à répondre aux babyboomers que nous oublions de construire nos lendemains. À qui la faute ? À nos aînés, certes, qui sont diablement intelligents (on ne peut pas les réfuter aussi facilement qu'on réfutait les vieilles croûtes des années duplessistes, ça prend du temps, de l'énergie et beaucoup, beaucoup de ruse). Mais aussi à nous. Nous qui regardons passer le train, assis sur notre petit confort (confort beaucoup plus fragile, d'ailleurs, qu'on ne le croit).

Bref, c'est pour ça que j'aime beaucoup le film de Catherine Fol. Parce qu'il est représentatif d'une bonne partie de ma génération. Par ses forces mais aussi, et surtout, par ses manques.

Je le regarde, et je nous y reconnais, mes ami(e)s et moi.

Pas étonnant que certaines féministes militantes l'aient si mal reçu. Elles s'attendaient à un pamphlet, alors que ce n'est qu'un miroir. Un miroir qui nous renvoie à nos sourires et à nos boutons. Et qui nous permet de contempler le présent pour mieux rêver l'avenir.

## Les dessous de l'« Au-delà du 6 décembre »

**Claudette Tougas**

Quatorze jeunes femmes sont mortes le six décembre 1989 à la suite de la fusillade d'un être dérangé, Marc Lépine.

Un drame irréparable pour les survivantes et les proches des victimes de l'école Polytechnique. Un traumatisme pour l'ensemble de la société, et surtout pour les femmes chez qui ce drame a réouvert les cicatrices laissées par les peurs, les frustrations, les injustices.

Des condoléances ont afflué des quatre coins du monde. Des livres ont été consacrés à l'événement. L'affreux drame a été scruté à la loupe. On a fouillé dans le passé trouble du suicidé pour cerner les motivations susceptibles de provoquer un tel geste de haine dirigé contre des femmes seulement.

Et la récupération s'installe.

Deux ans plus tard, un petit film de 30 minutes dérange et suscite des commentaires négatifs de la part de féministes militantes : on ne comprend pas l'attitude des survivantes de Poly. Elles refusent l'étiquette « féministes ».

Ces jeunes femmes ont pourtant vécu le pire et n'en veulent pas aux hommes : il s'agit du geste d'un dément. La récupération n'a pas eu d'effets sur celles qui ont échappé à la mort.

Comment interpréter ces lectures différentes d'une même situation ? Où se situe le désaccord entre le vécu des étudiantes de Poly et le réfléchi des féministes ? Les premières n'oublieront jamais. Mais veulent vivre pleinement leur statut de professionnelles et de femmes. Les secondes déplorent les batailles et les luttes menées dans les années 70 et 80 soient évacuées des priorités des premières.

On souhaiterait récupérer les récalcitrantes. Mais le sont-elles ? Absolument pas. Ces jeunes femmes, telle Nathalie Provost, l'étudiante la plus identifiée à la tragédie, symbolisent parfaitement les luttes gagnées par les plus âgées. Une reconnaissance vivante qui ne nie absolument pas les batailles qui restent à faire. Pourquoi vouloir leur faire porter le flambeau et le fardeau des injustices toujours présentes dans la vie des femmes ?

Si le malaise et la vulnérabilité des femmes « épargnées », dont le nom figurait sur la liste noire de Marc Lépine, s'explique très bien, il est très difficile d'excuser les autres quand elles blâment les jeunes femmes qui refusent de récupérer l'événement et d'en faire un symbole politique.

Pourquoi discréditer ces jeunes femmes aux épaules solides, à la pensée articulée ? Quelle sorte de société sommes-nous devenus pour exiger de ces rescapés de la mort un engagement public à l'endroit de la vocation de féministe et de son escadron ? Ne pouvons-nous pas les laisser vivre ? Ne vivent-elles pas de la bonne façon ? D'une façon égale ? N'est-ce pas là l'une des principales revendications de la longue marche vers l'égalité.

La démarche de ces jeunes femmes est individuelle. Elles n'ignorent pas la pauvreté grandissante des femmes, au contraire, elles se préparent pour l'éviter ; elles ne partent pas en croisade contre l'avortement, elles sont suffisamment informées pour ne pas y avoir éventuellement recours ; elles ne refusent pas d'assumer des responsabilités, au contraire, elles le feront tout naturellement. Elles deviennent des modèles.

Donc, un tout petit film de 30 minutes qui, bien « au-delà du six décembre », nous conduit dans un univers d'absurdité et d'exaspération. Qui a-t-on interrogé à la suite du film ? Qui a-t-on entendu clamer haut et fort l'irresponsabilité des étudiantes de Poly qui refusent de s'associer à la philosophie féministe ?

D'autres femmes, des leaders engagées depuis des années à la défense et à l'avancement des droits des femmes. Des soeurs qui plutôt que d'applaudir le courage et la ténacité des survivantes, créent une sorte d'antagonisme malheureusement encore présent dans les rapports hommes-femmes.

Des soeurs plus âgées qui, telles des générales d'armée, refusent d'accepter que certaines des leurs avouent bien candidement qu'elles refusent d'aller au front, préférant mener leur combat en solo. Sans bataillon. Et sans étiquette.

Dans leur indignation, elles oublient qu'à trop vouloir faire la guerre, on perd le sens de la vie.

## Au-delà du 6 décembre...

**Francine Pelletier**  
**Collaboration spéciale**

Comme toutes les histoires d'amour, celle qui suit commence plutôt bien. Comme toutes les histoires de violence faite aux femmes, elle finit plutôt mal. C'est l'histoire de Geneviève Legault, 19 ans, assassinée par son ami Sylvain Dupuis, 23 ans, il y a trois ans et demi.

Une histoire qui, mise à part les 34 coups de couteau qui ont finalement coûté la vie à Geneviève, ressemblait à beaucoup d'autres. À la petite histoire de deux jeunes tourtereaux qui s'aimaient et qui venaient d'emménager ensemble. Elle était étudiante en sciences infirmières au cégep du vieux Montréal ; lui était biochimiste aux Laboratoires Ayer's à Saint-Laurent. Elle était typique de bien des femmes de sa génération : déterminée, confiante, sûre que « tout était possible pour elle ». C'est sa mère, Gisèle, qui le précise. Sa mère qui, en cet anniversaire maudit de la Polytechnique, tient mordicus à raconter l'histoire de sa fille. « Pour me sentir moins seule avec ça », dit-elle.

Sylvain, lui, était aussi assez typique de sa génération. « Un beau grand gars, rieur, toujours d'accord », raconte Gisèle. Un gars pour qui « il n'y avait jamais rien de grave et que bien des femmes auraient voulu comme gendre ».

« J'ai toujours été consciente de la violence faite aux femmes, ajoutera plus tard mon interlocutrice. Mais jamais j'ai pensé qu'il pourrait la tuer. C'est aux autres que ça arrive ces histoires-là ! »

Sylvain a tué sa compagne le 3 mai 1988, dans le petit appartement qu'ils partageaient, rue Saint-Kevin à Montréal alors que celle-ci récupérait ses effets personnels. La décision de Geneviève était prise : après deux semaines de vie commune, elle le quittait. La veille, elle avait d'ailleurs couché chez sa mère. « Depuis qu'ils vivaient ensemble, explique Gisèle, Sylvain était devenu très possessif. Geneviève se sentait étouffée. »

En fait, le « changement de comportement » de Sylvain était survenu peu de temps avant le déménagement mais ni la mère, ni la fille n'y avaient prêté attention. « Je me souviens maintenant qu'il ne voulait pas que ma fille amène ses affaires dans le nouvel appartement, dit Gisèle. Un jour, il lui a même dit que ses amies ne pourraient pas la visiter. Geneviève a piqué une crise. « Aie, Moman, y est malade », m'a-t-elle criée du salon.

Les choses se sont envenimées davantage lors de leur brève vie commune. Un soir où, fuyant la mauvaise humeur de son chum Geneviève était allée coucher dans le salon, Sylvain avait bondi furieux : « Ta place est pas là, est là » avait-il dit pointant la chambre à coucher du doigt.

« Si ma fille avait plié aux demandes de Sylvain, elle ne serait pas morte aujourd'hui. » Gisèle en est convaincue. Mais, s'empresse-t-elle d'ajouter, « jamais je ne regretterai d'avoir la fille que j'ai eue ». Sûr, la mère s'est sentie trahie par la mort de sa fille. « C'est comme si on avait voulu me punir pour avoir donné l'autonomie à ma fille. Mais jamais j'admettrai qu'on a eu tort, dit cette féministe de 50 ans, de vouloir vivre comme ça ».

Le 1er avril 1989, Sylvain Dupuis a été condamné à huit ans de prison pour homicide involontaire. Au début de cette année, après trois ans de pénitencier, l'accusé a été remis en libération conditionnelle. Sylvain Dupuis est donc aujourd'hui un homme libre. Une réalité qui fait peur, avoue la mère de la victime. « A-t-il été soigné ? Est-il guéri ?... S'il fallait que je le rencontre, je ne sais pas ce que je ferais », dit-elle.

Ce n'est pourtant pas la haine qui l'habite, elle tient à le préciser. La révolte, oui. La haine, non. « L'idée de ne plus jamais revoir ma fille, j'ai plus de problème avec ça. J'en ai fait mon deuil, explique Gisèle. Mais jamais je ne pardonnerai à son assassin. »

Pas plus qu'elle peut pardonner les autres meurtres de femmes d'ailleurs. Pour Gisèle, il y a là un même « ego-trip » une possessivité, une jalousie terribles. La tuerie à la Polytechnique, il y a deux ans lui a porté un coup particulièrement dur. « Je me suis dit : Geneviève va avoir de la compagnie », dit-elle.

Aujourd'hui, face au débat qui surgit autour du film *Au-delà du 6 décembre*, Gisèle hausse les épaules. Toutes ces jeunes femmes délurées, ambitieuses, mais réticentes à se dire féministes, sont tellement comme sa fille ! Belles à voir et en même temps, un brin naïves. Un brin inconscientes, c'est sûr, toutes occupées qu'elles sont à « péter le feu ».

« Geneviève non plus ne se disait pas féministe bien qu'au fond, elle l'était. Quand j'entends ça, 'je ne suis pas féministe, mais...' c'est comme si on me disait : 'non, je ne suis pas une mère, j'ai seulement mis un enfant au monde'. C'est un peu aberrant », dit-elle.

Va-t-il falloir encore beaucoup de tragédies avant que la société se réveille au grand complet. C'est la question qui tenaille la mère de Geneviève aujourd'hui. « La violence faite aux femmes, c'est comme le sida, dit-elle. On dirait qu'il faut l'avoir vécu de près pour en être vraiment conscient. »

### **La morale de l'histoire**

La morale de cette histoire ? C'est la même qu'il y a deux ans, à pareille date. Rien ne sert de croire que nous vivons dans le meilleur des mondes quand il reste encore tellement à faire. Quand le plus dur, en fait, reste à faire. Ce n'est pas suffisant, après tout, de mettre des femmes à la place des hommes, de leur conférer les mêmes privilèges. C'est énorme, mais ça ne règle pas tout.

On voudrait tous et toutes le croire, bien sûr. Les femmes de ma génération ont été les premières à rêver en couleur par rapport à la réussite de cette soi-disante révolution. Aujourd'hui, c'est au tour des jeunes femmes, on dirait, de rêver en couleur. À force de se découvrir de nouvelles vocations, il est tentant de croire, après tout, que le bonheur vient avec.

Ce n'est pas si simple. La dénonciation des gros rapports de force, l'élimination des plus flagrantes injustices, n'enrayent pas toutes les mécontentes, ni toutes les injustices. Même que, tout ce ménage sur la place publique crée parfois de gros remous dans le privé. Marc Lépine nous aura au moins appris ça. L'histoire de Geneviève aussi.

**Ex-étudiante à la Polytechnique et réalisatrice de « Au-delà du 6 décembre »  
« On a choisi de ne plus être victimes »**

« C'était comme un peloton d'exécution. Il y en avait qui avaient peur, d'autres pas ; parce qu'on ne comprenait pas, parce qu'on ne voulait pas comprendre. Et puis, il a parlé. Il nous a dit qu'il nous en voulait parce qu'on était des féministes. Je lui ai dit que ça n'avait pas de sens. Qu'on était des femmes, qu'on n'en voulait pas aux hommes, qu'on faisait juste prendre notre place. Puis il a tiré... »

**INTERVIEW : MICHELINE LORTIE**

« Sur le coup, je n'ai pas compris, mais j'ai vu des yeux s'éteindre et j'ai compris que certaines allaient mourir. Je ne sais plus comment, quelques secondes après je me suis retrouvée à terre. J'ai entendu d'autres coups de feu, des bruits de pieds, la porte s'est refermée. Puis j'ai eu mal. Je voulais perdre connaissance, j'en étais incapable. Je voulais crier, j'en étais incapable. Je me suis levée, il fallait qu'on s'en aille de là, ça n'avait pas de bon sens... »

Nathalie s'arrête, reprend son souffle, la voix brisée. Pas facile d'être une rescapée du drame de Polytechnique, pas facile de témoigner et de repasser sous les feux de la rampe. Dégoûtés par la parade des journalistes, les étudiants de Poly avaient juré de se taire, de ne plus collaborer au chahut médiatique. Mais Catherine Fol, ex-gagnante de la *Course autour du monde* et ex-étudiante à Polytechnique est parvenue à gagner leur confiance. Pour la jeune réalisatrice, il fallait non seulement raconter le drame, mais rendre compte de la vie après ce drame. Plus qu'un documentaire. *Au-delà du 6 décembre* apporte donc un message d'espoir ainsi qu'une formidable leçon de vie...

**- Catherine Fol, pourquoi était-il nécessaire de revenir sur la tragédie de Poly et ce, deux ans après ?**

- Jusqu'à maintenant, on n'avait pas entendu les gens de Poly. Or, ce sont eux qui ont vécu les événements et qui peuvent nous apprendre quelque chose. Des survivantes telle Nathalie Provost qui fut victime de violence, mais qui a choisi de ne pas rester une victime, cela me semblait important de mettre ça sur pellicule.

**- Difficile d'aborder les gens de Poly ? Ils ont déjà dénoncé les journalistes ; plusieurs n'ont pas apprécié le défilé des experts de tout acabit qui expliquaient le cas de Marc Lépine...**

- Que le drame de Poly prenne une envergure nationale ; les étudiantes l'ont accepté. Mais que les médias débarquent à Poly sans égard, cela a bouleversé les étudiants. Poly est notre maison, notre famille. Une étudiante m'a confié : « J'ai passé quatre ans de ma vie dans cette cafétéria. Ça m'a fait mal de voir comment ils montraient cette cafétéria, comment ils la découpaient en gros et en petits plans ».

**- On a dit que Poly était le haut lieu des machos et cette mauvaise réputation a blessé les gars de l'école. Mais à Poly, il y a déjà eu de strip-teases. Il y a le *Rallye des Tavernes*, la *Prise du Grand Bock*. Ces joyeuses activités n'aident pas une réputation ?**

- Au contraire, Poly est un modèle : les gars ne passent pas leur temps à se demander s'ils sont des gars et les filles, à se demander si elles sont des filles. Et depuis 50 ans, Poly a changé...et vite. Qu'on lâche les histoires du passé : à Poly, on essaie de construire quelque chose ensemble. Lors de la tuerie, on a aussi blâmé les gars de n'être pas intervenus. Mais qu'est-ce qu'on veut à la fin ? Des superhéros, des sauveurs de pauvres femmes ou des hommes nouveaux ?

**- À Poly, pourra-t-on jamais oublier le 6 décembre 1989 ?**

- Les gens de Poly en conservent des blessures profondes et ils n'oublieront jamais cette tragédie. Mais pour eux, la meilleure façon d'oublier c'est de continuer à vivre. Et parce qu'ils sont jeunes, comme Nathalie, parce qu'ils n'ont pas d'autres choix que de vivre, cela leur donne une force extraordinaire. En même temps, comme Nathalie l'a appris : « On est tout seul pour être heureux. C'est seulement sur nous que nous pouvons compter, en premier comme en dernier lieu ».

**- Plusieurs ont prétendu que Lépine avait dû se présenter plusieurs fois à l'école pour planifier son geste. De fait, il y a si peu de filles à Poly que pour repérer un cours auquel assistaient plusieurs d'entre elles, il fallait être au courant des horaires et des locaux.**

- Pour les étudiants, Marc Lépine n'avait le mandat de personne pour faire ce qu'il a fait. Alors, on ne va pas lui accorder de l'importance. Les gens de Poly ont choisi le futur, l'avenir. Une fille comme Nathalie ne perd pas son temps à analyser le cas Lépine : elle essaie de voir ce qu'elle peut retirer de cette épreuve, ce qu'elle peut en apprendre. Comme elle le dit : « Moi aussi parfois, je n'en peux plus et je ne mets pas ça sur le dos des autres. En ce sens, on est tous des Marc Lépine qui, parfois, ne sommes plus capables de tolérer ce qui est différent de nous ». Cela dit, Lépine est mort, pourquoi en parler ?

**- Et le féminisme ?**

- Si les féministes ne prennent pas ce que les nouvelles générations ont à leur offrir, le féminisme ne pourra durer. Comme dit Nathalie : « Mettre ses bobettes et sa brassière le matin pour aller travailler, c'est énorme. » Ou alors peut-être devrait-on, comme me suggérait à la blague une fille de Poly, changer le mot féminisme et inventer un nouveau mot : le polynisme...